



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

**FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES**



**FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES**

Irina G. Andritoiu

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (lettres françaises)

GRADE / DEGREE

Département de français

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

L'exil dans son labyrinthe suivi de parcours théorique et réflexif sur la création littéraire

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

Daniel Castillo Durante

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

Danielle Forget

Christian Milat

Gary W. Slater

Le Doyen de la Faculté des études supérieures et postdoctorales / Dean of the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies

L'Exil dans son labyrinthe
suivi de
Parcours théorique et réflexif sur la création littéraire

Irina Andritoiu

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
dans le cadre des exigences
du programme de Lettres françaises

Département de français
Faculté des arts
Université d'Ottawa

© Irina Andritoiu, Ottawa, Canada, 2010



Library and Archives
Canada

Published Heritage
Branch

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Direction du
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence
ISBN: 978-0-494-73766-8
Our file Notre référence
ISBN: 978-0-494-73766-8

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

■+■
Canada

À mes parents

REMERCIEMENTS

Je souhaite adresser mes remerciements les plus sincères aux personnes qui m'ont apporté leur soutien et qui ont contribué à la réalisation de cette thèse.

Je tiens à remercier le professeur Daniel Castillo Durante pour le temps et l'effort qu'il a bien voulu consacrer à la réalisation de cette thèse.

Mes remerciements s'adressent également à Madame Jocelyne Gaumond et au président du Comité des études supérieures, Robert Yergeau, pour leur collaboration continue et leur grande patience.

Je tiens à exprimer ma reconnaissance envers Madame Sophie Lussien, qui a eu la gentillesse de lire attentivement ce travail. Enfin, je n'oublie pas mes parents, qui m'ont toujours soutenue et encouragée au cours de la réalisation de cette thèse.

RÉSUMÉ

La première partie de ma thèse, *L'Exil dans son labyrinthe*, est un roman dont le but principal est de représenter un vécu qui se rattache à la perte du pays natal, d'une langue maternelle et d'une famille. J'ai donné vie à des personnages qui, du fait de la singularité de leurs parcours et de leurs va-et-vient entre deux pays et deux cultures, ont animé l'espace canado-roumain. Il s'agit d'un lieu de rencontre et de fusion entre principalement deux langues (le français et le roumain), entre le même et l'autre, et entre la parole et le silence.

La deuxième partie de ma thèse comprend deux volets.

Dans le premier, je mets en relief la notion d'autofiction à partir de la création du terme par Serge Doubrovsky en quatrième de couverture de son roman *Fils*, paru en 1977. Puis, je propose une réflexion sur la notion de « l'oubli », qui débouche sur la figure polymorphe de l'étranger.

Dans le deuxième volet, je réfléchis à ma démarche d'écriture, particulièrement à l'importance de la création dans le renouement avec le passé.

INTRODUCTION

Comme il se doit, ma thèse en création littéraire comprend deux parties complémentaires.

L'Exil dans son labyrinthe est l'aboutissement romanesque d'un processus créateur dont le fondement repose sur le besoin de donner naissance à des personnages ayant passé par une série de tribulations émotionnelles auxquelles je me rattache en partie. Comment l'écriture peut-elle renouer avec un passé aboli, tout en nous aidant à le surmonter ? À la suite d'un exil qui secoue notre univers, que pouvons-nous faire des quelques bribes de souvenirs qui nous restent de notre histoire personnelle ? Partant de cette interrogation, j'ai voulu recomposer les morceaux épars d'un passé construit telle une mosaïque de cultures et de langues, en espérant, par le fait même, tendre des passerelles aux lecteurs qui y trouveront peut-être des fragments de leur propre vécu. Si j'écris aujourd'hui, c'est pour ne pas laisser le passé disparaître, pour ne pas lui permettre de s'éteindre sans lui avoir donné un certain sens, une certaine valeur ou une tentative au moins d'interprétation.

J'ai commencé à écrire l'histoire de Viviana, la protagoniste de mon roman, sur une serviette, dans un restaurant à Cassis dans les Bouches-du-Rhône. À une table voisine dînaient une jeune fille et sa mère. Elles se parlaient à voix basse, comme en secret. La jeune fille ne ressemblait pas à sa mère, une blonde aux yeux gris. La fille possédait des lignes asiatiques qui créaient une jolie fusion entre un ailleurs et un ici. Pourtant, elles se ressemblaient dans les gestes et les attitudes, ce qui m'a intriguée et émerveillée à la fois. Je me suis mise aussitôt à noter quelques pensées sur ma petite serviette en papier afin de ne pas

oublier cet émerveillement initial, prélude au processus créateur. C'est ainsi qu'a surgi en moi l'intérêt pour le rapport entre la mémoire, la fiction et l'altérité.

De par mes origines tri-culturelles (roumaine, francophone et anglophone), j'ai été confrontée à des situations qui refont surface tout au long de *L'Exil dans son labyrinthe*. Assurément, d'autres éléments importants tels que mon enfance en Roumanie, les diverses leçons léguées par des personnes inoubliables et la lecture de plusieurs écrivains qui me tiennent particulièrement à cœur, dont Octavian Paler, Marguerite Duras, Jacques Ferron et Alice Munro, sont aussi à la source de mon désir d'écrire.

Peu de temps après avoir entrepris la rédaction de mon roman, je me suis rendu compte à quel point une certaine solitude et la quiétude étaient indispensables à cette tâche qui se révélait plus complexe que je ne l'avais prévu. En effet, pour laisser courir ma plume¹, comme disait Jacques Ferron à sa sœur, j'ai passé de longues heures dans ma chambre, entièrement concentrée sur mon histoire qui, à mon grand étonnement, avançait un peu plus tous les jours. Le processus de remémoration est un processus méticuleux, qui s'harmonise mal avec les distractions de la vie urbaine. « La solitude de l'écriture c'est une solitude sans quoi l'écrit ne se produit pas² », notait Marguerite Duras. Cette solitude, qui lui procurait l'énergie essentielle à tout acte créateur, elle la trouvait dans sa maison de Trouville qu'elle avait achetée expressément afin de se retirer de la vie urbaine et de se laisser aller à l'écriture. L'écrivain doit se créer un indispensable espace de solitude, ce que j'ai fait en me réfugiant dans ma chambre, lieu clos où je me suis retrouvée seule face à moi-même et à mes personnages.

¹ Jacques Ferron, *Laisse courir ta plume. Lettres à ses sœurs 1933-1945*, Outremont, Lanctôt éditeur, coll. « cahiers Jacques-Ferron », n° 3, 1998, p. 81.

² Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993, p. 14.

Enfin, la remémoration d'une vie passée ou d'une personne aimée, dans l'esprit de l'étranger ayant quitté son pays natal, comme ce fut mon cas, a partie liée avec l'exil intérieur. Cette remarque éclaire un tant soit peu le titre de la partie créatrice de ma thèse dans la mesure où l'exil que subit la narratrice est un exil non seulement physique (l'abandon de sa terre natale), mais aussi psychique. En rédigeant *L'Exil dans son labyrinthe*, j'ai tenté de retracer son passé. D'un même souffle, je ne cacherai pas que c'était aussi (avant tout même) une façon de comprendre et de partager la relation complexe que j'entretiens avec mon propre passé.

La deuxième partie de ma thèse proposera, dans un premier temps, une mise en perspective de la notion d'autofiction depuis l'apparition du terme, en 1977, en quatrième de couverture du roman de Serge Doubrovsky, *Fils*.

Dans la mesure où mon roman s'apparente à une entreprise autofictionnelle, il était important, dès lors, de présenter les enjeux essentiels de ce concept qui s'est imposé à partir des années 1980, devenant même à la mode dans les années 1990 et au tournant des années 2000. (J'emploie le verbe « apparenter », car, comme on le verra, mon roman ne répond pas à la définition stricte de l'autofiction.) À preuve, la publicité suivante parue dans la revue française *Lire*, en octobre 2000, annonçant le roman *Dans ces bras-là* de Camille Laurens : « L'autofiction est à la mode. Ce *je* où les écrivains se fondent en mêlant habilement vie privée et imaginaire. À ce *moi-là*, Camille Laurens met en émoi son lecteur dans une série d'une centaine de courts chapitres où passent les hommes de sa vie³. » L'on note que l'éditeur attise la curiosité des lecteurs en laissant entendre que la romancière parle de sa vie privée, sinon intime. C'est sans doute de bonne guerre promotionnelle.

³ *Lire*, n° 289, octobre 2000, p. 97. Les italiques ne sont pas de moi.

En 2010, on utilise toujours le terme « autofiction » comme gage d'une plus grande sincérité de l'écrivain. L'atteste l'extrait suivant tiré du *Devoir* : « Gil Courtemanche livre une autofiction dans laquelle il se dévoile sans fard et sans pudeur⁴. » Tout se passe comme si, dans l'espace public, on avait détourné les enjeux réels de l'autofiction pour n'en retenir que son aspect le plus superficiel. Quoi qu'il en soit, nous y reviendrons. Contentons-nous d'indiquer pour le moment ceci : qu'elle soit un symptôme de la crise de l'invention romanesque, une autofabulation, l'écriture du moi dans sa forme la plus moderne, sinon postmoderne, l'autofiction jette un nouvel éclairage théorique sur les rapports toujours ambigus entre écriture référentielle et fictionnelle.

À la suite de cette première mise en perspective notionnelle, j'ai été amenée – presque tout naturellement, dans la mesure où elle est, tantôt de manière explicite, tantôt de manière implicite, présente dans mon roman – à me questionner sur la mémoire, qui tient un rôle capital dans la lutte contre l'oubli de l'Histoire et des histoires. J'aurai recours notamment à la notion de « l'oubli de l'être⁵ » que Milan Kundera a emprunté à Heidegger pour expliciter la notion de l'homme se trouvant réduit, voire effacé, par les forces puissantes de la société. Dans *L'art du roman*, il affirme haut et fort que « la raison d'être du roman est de tenir le *monde de la vie* sous un éclairage perpétuel et de nous protéger contre l'“oubli de l'être” – l'existence du roman n'est-elle pas aujourd'hui plus nécessaire que jamais ?⁶ » Poser la question, c'est y répondre. Kundera confère les plus hautes visées qui soient au genre romanesque, mais, on l'aura compris, à un certain type de roman, celui qui permet à l'être humain de prendre conscience de l'état de mort-vivant dans lequel la société le confine. De ce fait, le roman ne peut se payer le luxe de faire l'économie de son caractère critique

⁴ Caroline Petit, « Littérature québécoise. Ni l'amour ni la mort », *Le Devoir*, 8-9 mai 2010, p. F 2.

⁵ Martin Heidegger, *Être et temps* (traduit par F. Vezin), Paris, Gallimard, 1986, p. 76.

⁶ Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986, p. 29.

envers la société ; il se doit de venir à la rescousse de l'être en le ranimant. Je prendrai appui sur le célèbre roman d'Alexandre Soljenitsyne, *Une journée d'Ivan Denissovitch*, pour expliquer cette haute conception que Kundera se fait du roman.

Par la suite, je vais circonscrire la notion d'altérité en mettant l'accent sur l'élément « étranger » qu'elle sous-tend. Cette notion et cet élément sont consubstantiels à ce que je développe dans mon roman, soit l'immigration et l'exil. En outre, l'altérité prendra en compte le langage, plus précisément les rapports de force qui s'instituent notamment entre la langue d'accueil et la langue maternelle; je problématiserai de fait la relation de l'étranger avec le langage. Puis, j'examinerai le roman de Sergio Kokis, *Le pavillon des miroirs*, où, comme le laisse sous-entendre le titre, le regard de l'autre, de la société d'accueil, conditionne le regard que porte l'étranger sur lui-même et l'amène à entretenir des rapports ambigus avec son nouveau pays. Ainsi, le narrateur ne rapporte aucune conversation qu'il aurait eue avec un habitant du pays d'accueil. Il se place en marge de la société et prend des notes. Il ne donne la parole qu'aux personnages de son passé ou à ceux qui partagent sa vision du monde.

Ces mises en perspective notionnelles éclaireront mon retour réflexif sur *L'Exil dans son labyrinthe*. Dans un premier temps, j'énoncerai les enjeux autofictionnels à l'œuvre dans mon roman, notamment en examinant le roman de Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, exemple du croisement entre la fiction et la réalité sur lequel repose l'autofiction. Dans un deuxième temps, je mettrai en valeur deux de ses composantes structurelles, soit la temporalité non linéaire et la quête mémorielle comme catalyseur narratif. Enfin, la troisième phase de mon retour critique s'intitule « la connaissance par l'autre et par l'écriture ». On ne peut recomposer son passé seule ; il faut compter sur les autres. Puis, cette connaissance passe par l'écriture. Au-delà de ce qui peut sembler un truisme, écrire est une façon de mettre

un tant soit peu d'ordre dans ce qui est désordonné, de (re)composer, même dans le désordre, ce qui était décomposé.

Première partie

L'Exil dans son labyrinthe

*Tu n'es réellement heureux que lorsque tu as envie
d'arrêter le temps et de garder ce moment-là pour toute l'éternité.⁷*

Mircea Cărtărescu

⁷ C'est moi qui traduis. Citation originale en roumain : « esti cu adevărat fericit când vrei să opresti timpul, să păstrezi acel moment pentru întreaga eternitate. », tirée de l'essai de Mircea Cărtărescu, *De ce iubim femeile*, Bucarest, Éditions Humanitas, coll. « Cartea de pe noptieră », 2006, p. 132.

Chapitre premier

L'aurore

Sur l'étagère

Depuis près d'une semaine, dans cette maison, qui ressemble plutôt à une bicoque bicentenaire, j'ai trouvé la quiétude et l'isolement que je cherchais depuis longtemps. J'ai vite appris à vivre avec elle. Ma petite baraque à moi écoute mes interminables monologues et me fait part de son agréable odeur sylvestre, de son silence et de sa tiédeur de nuit. Ici, j'écris mon histoire.

Longtemps, j'ai vécu sans le moindre souvenir d'enfance. Non, je ne suis pas la seule, je le sais bien – M. Perec me sourit de là-haut... Mais je ne fais que renouer avec ce sentiment de vide, de manque, de case blanche de la mémoire. Longtemps. Entre-temps. Passe-temps. Contretemps. Plus j'y pense, moins je ressens son ampleur terrifiante. Parfois, je m'amuse à répéter ce mot du bout des lèvres jusqu'à ce que je le dévête de tout sens, de toute sensation, et qu'il se taise, pour qu'il n'ait plus aucune conséquence. Et puis c'est mieux comme ça.

C'est ainsi qu'il y a longtemps, depuis le jour où j'ai quitté le sol natal pour être plus juste, ce manque de souvenirs se colla à moi comme une ombre pénible. Je le traînais partout puisqu'il s'était fixé, là, sous ma chair et mes os, jusqu'à ma petite pompe charnelle. Durant mon adolescence, ce vide mémoriel inquiétait souvent mes parents. On aurait dit que mon enfance en Roumanie n'avait jamais existé – qu'elle n'était qu'une histoire invraisemblable, un souvenir préfabriqué. Pourtant, les autres en attestaient ; je les écoutais sagement le soir, près d'un feu de cheminée ou bien dehors dans le jardin, après un repas copieux. Entre deux

bâillements, je bougeais dans ma chaise pour chasser le sommeil, cet intrus qui se posait sur mes paupières ardentes. Je me levais, allais prendre un verre d'eau, et puis je reprenais ma place pour écouter la suite. Parfois, j'avais l'impression que ces histoires appartenaient à quelqu'un d'autre, à une autre petite fille, à Fifi Brindacier ou à Anne et sa maison aux pignons verts. Au fil des ans, les gens s'habituèrent à mes trous de mémoire, et puis, paradoxe des paradoxes, on finit par les oublier, eux aussi, définitivement. Je vivais ainsi dans une sorte d'oubli tranquille jusqu'au jour fatidique où je fis une découverte. Cette découverte vint quelques mois après la mort de mon mari.

Je fus prise alors par une envie formidable de renouer avec mon passé muet. Je passais des moments interminables au lit, la fenêtre béante, me creusant la tête pour extraire le moindre petit souvenir de mes premières années. D'autres jours, je battais le pavé jusqu'au petit matin dans des rues plus ou moins éclairées... plus ou moins éloignées... Finalement, mes pensées me ramenaient à lui, toujours à lui et à son histoire tout aussi vide, tout aussi traversée d'ombres et de voix incohérentes. Tout manquait de logique, de finalité – surtout mes écrits.

Sans mon passé et sans lui, j'étais comme la dernière onde d'un diapason, une petite ombre ambulante. En dépit de mes efforts pour me souvenir, je finissais par musarder, flâner, vadrouiller, rêver du vide, dans le vide.

Durant cette période, je perdis quelques bons amis qui s'étaient glissés dans ma vie comme des chats dans la nuit.

- Je m'en fous de ce que tu penses ! beuglais-je avant de raccrocher au nez d'un de mes meilleurs amis. Je fis cul sec de mon verre de sherry et m'endormis sur le canapé.

Mais voilà qu'un jour, tout bascula. Mes petits jours invariables et engourdis étaient arrivés à leur fin. En écrivant ces quelques pages aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir vécu

plusieurs vies, des vies qui sont enfin traversées par un fil rouge. Et ce « moi » auquel se réfère l'univers en me pointant du doigt est en fait un assemblage de souvenirs et d'espérances. J'ai cinquante-huit ans, je suis sans enfant, mais j'ai une histoire à raconter.

Je vois la maison de Nona et Dodo. Oui, c'est bien là que tout a commencé, au cœur cette maison où j'ai grandi dans la chaleur d'un amour partagé entre deux grands-parents. À l'époque, en dépit des deux tresses blondes qui me tombaient sur le dos, j'étais un véritable garçon manqué. Ma grand-mère insistait pour me tresser les cheveux tous les matins, car ça lui rappelait son enfance. Aujourd'hui, j'ai une vision très claire de ce passé : images limpides des doigts vifs et pétillants de Nona dans mes cheveux ; images qui se débobinent rapidement dans ma tête comme le fil rouge dans la vieille machine à coudre de grand-mère.

Voilà donc le seul intérêt des pages que je remplis : vous parler de ma vie. Une vie trop ordinaire ? Peut-être, mais cela a peu d'importance. Pour le moment, vous êtes mon lecteur, mon invité, et j'ai envie d'écrire ; écrire avant de tout oublier, encore une fois, définitivement. Puisque vous avez choisi ce livre (poussiéreux ?) parmi des centaines d'autres sur cette même étagère, que vous l'avez ouvert, que vous le tenez sagement entre vos mains et que vous avez même lu ces premières pages, je me réjouis déjà de cette fusion des coïncidences. Je me contente d'espérer que vous serez peut-être fidèle à mon histoire, jusqu'à ce que vous n'y trouviez plus aucun intérêt. Et que vous m'oubliez.

Iuli

À l'époque, mes parents partaient souvent travailler dans des villages lointains et obscurs, aux noms trop farfelus et insensés pour une petite fille qui, M. Nounours sous le bras, fixait de ses grands yeux humides la voiture blanchâtre s'éloignant le long d'une ruelle cahoteuse, emportant avec elle ses deux personnes préférées. J'attendais que la voiture se réduise à une petite tache blanche, puis je rentrais dans la maison pour avaler mon pudding, un nœud dans la gorge et le cœur traînant sur la banquette arrière de leur voiture. En réalité, mes parents allaient dans le nord de la Roumanie pour soigner quelques familles pauvres ayant rarement accès à des soins médicaux. C'est ainsi qu'à deux ans, je fus placée chez Nona et Dodo, mes grands-parents maternels, qui vivaient dans une jolie maison à Bucarest. Cette maison se trouvait à la lisière d'un énorme parc qui aujourd'hui n'est plus que le spectre de ce qu'il était à l'époque. Le quartier débordait d'arbres riches et olivâtres où venaient se nicher, au cours de l'été, des dizaines de tourterelles cancanières. Je me réveillais toujours au son de leurs roucoulements perçants. Parfois, l'une d'entre elles se faufilait entre les grilles des fenêtres ouvertes et plongeait un regard benêt dans ma chambre. C'est par un de ces matins délicieux que je fis sa rencontre.

C'était le printemps de ma sixième année. Il était arrivé avec sa famille dans une petite coccinelle grise, modèle de 1955. Il s'appelait Iuli. C'était un enfant joufflu, portant d'énormes lunettes noires et épaisses – supplice involontaire d'une mère qui trouvait qu'elles lui allaient à merveille. C'était cruellement hideux. Mais il les portait avec légèreté, comme si elles n'occupaient pas les trois quarts de son petit visage potelé. Mais après quelque temps, on ne les remarquait même plus : elles s'effaçaient derrière son caractère fringant et imprévisible, comme par un coup de baguette magique. Pouf ! En réalité, Iuli ressemblait un peu à un artichaut (même s'il n'en avait pas le cœur) : court, corpulent et avec deux fines

rondelettes de gras qui pendaient paresseusement du dos. Surtout, plus on l'épluchait, mieux on le découvrait.

Le jour de son arrivée, il vint frapper à ma porte. Une voisine lui avait sûrement soufflé à l'oreille qu'il y avait une petite fille de son âge qui habitait à côté. Les nouvelles circulent vite dans les quartiers de Bucarest. J'ouvris la porte. Il ne me salua pas, mais poursuivit le ruminement de son chewing-gum, les mains posées sur les hanches. Il se tenait là, le t-shirt taché de graisse et de Dieu sait quoi d'autre, les cheveux affreusement hirsutes, et un sourire narquois aux lèvres. Les yeux entrouverts, il soupira et fit éclater une gigantesque bulle qui sentait le Turbo⁸.

- Pis. Qué'ce tu veux ?

- Ben... Comment ça, « Qué'ce je veux » ? J'suis ton nouveau voisin, non ? Il se redressa et prit un air sérieux, comme piqué par mon manque d'enthousiasme à l'égard de son arrivée royale dans le quartier.

- Et alors ?

- Ben... j'sais pas. On va pas jouer ? Ma maman m'a dit de la laisser tranquille jusqu'à ce soir. Et pis... j'ai rien à faire.

- Hm. T'as quel âge ? Parce que je ne joue pas avec les bébés moi ! lui dis-je, lui lançant un regard dédaigneux.

- Sept ans et quatre mois. J'suis plus grand que toi, ça, c'est sûr !

- Alors t'as..., je comptais sur le bout des doigts.

- Beaucoup plus que toi ! me lança-t-il fièrement.

⁸ Chewing-gum très convoité des enfants à l'époque

- Ah ben non ! lui dis-je, fière d'avoir complété mon calcul, même si j'avais eu recours à quelques orteils pour me faciliter la tâche, juste un an et... quelques mois de plus ! C'est pas *beaucoup* plus !

- Bof. Pareil.

Mais non, en fait, toute la différence était là : un an de plus me suffisait pour que je ne le considère pas comme un bébé, tandis que deux ans de plus m'auraient réduite moi-même au rang de bébé.

- Sais-tu faire du vélo ? lui demandais-je.

- Mmnon, mais j'ai un tricycle. Et il est super beau. Tu veux le voir ?

C'est vrai qu'il était beau son tricycle. Le plus beau que j'avais jamais vu : vert foncé, presque entièrement en acier, avec des poignées bleues et même un petit phare à l'avant.

- Je peux ? demandai-je avec une petite voix tout en gobant des yeux cette fabuleuse machine.

- Si ça te chante...

Le fait qu'il me permit de monter dessus du premier coup sans suppliques ni négociations fit naître en moi une grande admiration pour lui. Ce jour-là, on se cracha dans la main et on se jura de rester pour toujours les meilleurs amis du monde.

On passait nos journées à explorer les coins les plus obscurs de l'immense parc formant un îlot dans le quartier, à disséquer des vermisseaux, des grenouilles et parfois même des poissons qui gisaient déshydratés au bord du lac.

Parfois, après une semaine de rigoureuses épargnes, nous réunissions tous nos sous pour acheter de la crème glacée – j'avais toujours droit à la première moitié, celle recouverte de noix, et lui, à la seconde, comprenant le cornet.

À d'autres occasions, après un orage qui avait duré toute une nuit, nous nous levions tôt le lendemain pour préparer le « poison satanique » : un mélange de fange fraîche, un pissenlit, une pincée d'eau et quelques gousses d'ail grattées qui donnaient une folle odeur. Le tout était servi à quelques chiens errants du quartier qui le refusaient à chaque coup et poursuivaient mollement leur promenade aléatoire tels des squelettes nomades. Mais lorsqu'on en trouvait un gisant dans la rue ou dans un buisson, la langue pendue et les yeux roulés dans la tête, on se lançait un regard terrifié en murmurant à l'unisson : « le poison ». Puis, on décampait des lieux du drame à toute allure pour éviter que la police ne vienne nous arrêter.

On avait nos petits conflits parfois, mais ils passaient vite. Jouant à cache-cache, Iuli n'arrivait jamais à aller trop loin pour se cacher et il finissait toujours par se fourrer dans les mêmes cachettes. Je le trouvais en moins de deux, et un jour, ça m'a mise hors de moi. Le jeu n'avait plus aucun sens et je lui dis que de toute manière, il était trop gros, et que c'était pour cette raison qu'il n'arrivait jamais à bien courir. Il resta planté là, vexé comme une autruche à laquelle on avait piqué les œufs. Après un temps, la conscience lourde, je m'excusai et il sourit comme s'il n'attendait que ça.

Une fois, sa mère lui donna la permission de passer deux semaines avec moi et mes grands-parents dans un village, situé à deux heures de Bucarest, où ils avaient une petite cabane en bois. Là, on passait nos journées à galoper dans les champs d'avoine, à sommeiller à l'ombre des saules quand la chaleur figeait nos pensées et à chasser les poules qui caracolaient sur les petits chemins campagnards. Dodo, s'étant aperçu que ses terres étaient propices à la culture des vignes, avait cultivé un petit vignoble à partir duquel il tirait deux types de vin. Le premier était un simple vin de table qu'il offrait aux laboureurs, et le second, plus doux et plus sucré, qu'on buvait en famille. Nona nous en versait un peu, à Iuli et à moi,

et complétait le reste par de l'eau. Un jour, on s'enferma dans la cave pour boire toute une bouteille. Je collai mon nez sur le goulot et je fis une grimace.

- Arrête de te pincer le nez ! lâcha Iuli.

Ce goût sucré me parfume encore la langue. On prit une grande gorgée, retenant le vin dans notre bouche le temps de réciter l'alphabet, puis, le laissant ruisseler doucement le long de la gorge, on sentait d'abord une chaleur dans notre ventre. Sans tout à fait saisir son parcours à travers le corps, le vin nous frappait de plein fouet. Je ne sais plus si mon ventre me faisait mal à cause de l'alcool ou si c'était à cause de notre fou rire. Iuli se leva d'un bond et me pris par les bras.

- Dansons ! fit-il, se posant derrière moi, et me prenant par les bras, les manipulant telle une marionnette. Il fit une pirouette, puis une autre. Je le regardais avec des grands yeux, à la fois étonnée et envoûtée par son énergie. Un grand sourire naïf lui montait jusqu'aux oreilles. Il agitait les bras et les jambes.

- Tu vois ? Tu vois là ? Regarde ! Regarde-moi ! C'est comme ça qu'on danse ! Allez ! À toi !

Je me mis aussitôt à singer ses mouvements. Le bois grinçait sous nos pas effrénés. Les étagères, remplies des pots de confiture de Nona, se mirent à claquer ensemble. Le vin nous giclait follement par le nez. On l'essuyait d'un coup de manche rapide et on accélérât la danse vertigineuse de nos corps.

Le plus beau jour de mon enfance, je l'ai passé complètement grisée.

Iuli et moi avions un jeu qu'on aimait mieux que tous les autres : les roulades dans l'herbe. On partait ainsi du haut d'une colline avec le seul but d'arriver le premier en bas. Un matin, après un petit-déjeuner copieux, nous nous glissâmes en douce pour nous rendre à notre endroit préféré, situé à quelques minutes du village. Arrivés au sommet de la plus haute

colline, on se mit à plat ventre. Iuli compta jusqu'à trois et déclencha la course en lâchant un « Partez !! » qui ne manquait jamais de me donner d'énormes frissons. Faisant presque deux fois mon poids, mon ami roulait plus lentement au début, mais gagnait progressivement en vitesse, finissant toujours par me dépasser. Avant chaque course, il regardait en bas de la colline avec un air hautain en disant : « Pfft. Du gâteau. » Mais ce jour-là, je me sentais maligne comme un singe; je me remplis les poches de cailloux pour atteindre, peut-être même dépasser, le poids de Iuli : « Ça lui clouera bien le bec ! », me dis-je doucement. C'est ainsi que dans les premières secondes, j'avais déjà pris de l'avance et j'étais persuadée que j'allais gagner la course. Roulant à une telle vitesse, je ne voyais plus qu'une palette de couleurs brouillées – du vrai Pollock ! Mais du coup, un rouge vif pris le dessus sur toutes les autres couleurs. Je sentis un goût métallique sur les lèvres. Je ne savais plus ce qui se passait. Mon corps refusait d'écouter mes pensées qui criaient à tue-tête « STOP ! » Je continuai à rouler à grande allure jusqu'au creux de la colline où je m'arrêtai d'un coup ferme. Le rouge vermeil tourbillonnant encore dans ma tête, je vis Iuli s'approcher, le regard pétrifié :

- Vivi ! Vivi ! Ton visage ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu saignes partout !

- Quoi ? fis-je, palpant mon nez du bout des doigts. Le sang s'y colla aussitôt.

- Mais ça fait pas mal du tout ! Ça fait pas mal Iuli ! Qu'est ce qui se passe ??

Je paniquai, des larmes éclatèrent subitement et se perdirent dans un flux de sang.

- Vivi ! Faut rentrer à la maison ! Dodo et Nona vont t'aider ! Ils... ils vont faire quelque chose !

Mon corps n'était plus qu'une matière frêle et tremblotante. Iuli me tenait fermement par la main. J'étais épuisée par les vagues incessantes de hoquets qui m'assaillaient. Ainsi, mes pleurs se transformèrent en des sanglots muets :

- Iuli ! Sss... si j'ai pas mal, c'est p.. parce-que c'est très gra ...ve. Et..et je vais perdre tout mon sa...sang. J'ai vu ça à la té..té...lé une fois ! Iuli ! J'ai vu ça !

- Arrête de parler Vivi ! fit-il, lâchant avec peine ces quelques mots sous la chaleur torride de midi.

- Iu...li ! J'ai mal partout. J'peux pl..lus marcher.

Il s'arrêta d'un coup, ma lâcha la main et se posa droit devant moi, se penchant en avant :

- Allez, monte.

Je m'exécutai.

- Iuli ! poursuivais-je, combattant les cahots et les larmes qui me brouillaient la parole, je ne hoquète plus !

Silence total.

Iuli ! repris-je, si je meurs, tu peux garder M. Nounours, d'acc ?

Pas de réponse.

- Iuli ! Dis ! Tu vas garder M. Nounours ou pas ??

Silence.

- Iuuliii ! Parle-moi !

- Vivi ! Ah, mais non ! Arrête de dire des bêtises.

- Promets-le-moi Iuli ! J'veux pas que quelqu'un d'autre le prenne !

- Mais Vivi, arrête de...

- PROMETS-LE-MOI IULI ! criais-je, exaspérée.

- C'EST PROMIS VIVI! MER-DE ! », et reprenant plus doucement, c'est pro-mis...

D'accord ? Oh ! Et pis, arrête de parler, j'ai...j'ai déjà du mal à te porter !

Il s'arrêta un moment, puis reprit péniblement la route, suant de chaque parcelle de son épiderme. Mais je me sentais si bien que je refusai de descendre de ce nid protecteur. De loin, Dodo nous vit arriver, lâcha le râteau de la main et courut pour me prendre dans les bras. Sans dire un seul mot, il me conduisit à la salle de bains. Nona, affolée et déjà en pleurs, se mit à éponger le sang de mon visage en balbutiant un charabia religieux :

- Mais comment ! Mais co-mment ! Ah, Jésus... Santa Maria... Que Dieu me tienne. Oh ! Que Dieu me tienne avec toi petite.

- Je crois qu'elle s'est frappé le nez contre une roche en roulant dans l'herbe, murmura Iuli du seuil de la porte entre deux soupirs de Nona. Je ne sais pas si elle l'entendit ou non, car elle poursuivit son baragouin. Iuli avait le regard baissé comme un enfant qui venait de faire un très mauvais coup et attendait sa fessée.

- Mais ça va aller je pense, murmura-t-il à nouveau, prenant un air plus sérieux comme pour montrer que, malgré tout, il maîtrisait la situation.

Nona me mit une compresse pour stopper le saignement, car j'avais touché un vaisseau à la base du nez et la blessure semblait profonde. L'hôpital le plus proche était à une heure du village et la clinique locale était toujours bondée. Dodo et Nona se lancèrent un regard fugace, et hochant légèrement la tête, Nona sortit de la salle de bains.

Dodo reprit :

- Vivi. Faut pas pleurer, d'accord ? Il va falloir que je te recouse la peau pour stopper le saignement. Soit une grande fille et ne pleure pas, d'accord?

Je clouais deux gros yeux scintillants sur Iuli. Il me sourit. Mes lèvres se serrèrent et j'avalai ma salive. Finalement, je fis « oui » de la tête. Quelques larmes s'étaient déjà séchées sur les joues et le long du cou. Nona revint dans la salle de bains avec une seringue stérile, un grand rouleau de pansement, de l'alcool, et une petite bouteille en verre coloré.

Elle ouvrit la bouteille et une odeur épouvantable s'en dégagée. Puis, avec un tampon d'ouate saturée de cette substance visqueuse et verdâtre, elle me massa le contour de la blessure :

- Ne bouge pas Vivi. Cette plante te fera du bien : tu ne sentiras rien. Ça a un effet magique, tu verras ! dit-elle en souriant. Allez, à présent ferme les yeux et répète après moi : abra abri, abra abra, horrible douleur, va-t-en loin de moi !

Ensemble :

- Abra abri, abra abra, horrible douleur, va-t-en loin de moi ! Je rouvris les yeux et vis la main de Dodo se rapprochant de mon visage, et je me mis à hurler. Mes grands-parents essayèrent de me calmer. Les pauvres... quelle tâche pénible.

- Nooon! J'veux pas Dodo! Ça va faire maaal !

Du coup, Iuli entra dans la pièce, se fit une place entre Nona et Dodo, et me prit par la main :

- Vivi. Ne pleure plus, d'accord, j'suis là.

- Oh, m-m-ais Iuli, ça va faire maaal ! criai-je à nouveau.

-Non ! Pas si tu répètes la formule magique. Alors on va fermer les yeux ensemble et la répéter, d'accord ? Abra abri, abra abra, horrible douleur, va-t-en loin de moi ! Abra abri, abra abra, horrible douleur, va-t-en loin de moi. Abra abri, abra abra, horrible douleur, va-t-en loin de moi !

J'ouvris un œil et je vis Dodo s'approcher. Entre deux mots, j'avalai à nouveau ma salive et repris en hurlant encore plus fort, accompagnée par Iuli : ABRA ABRI. ABRA ABRA. HORRIBLE DOULEUR, VA-T-EN LOIN DE MOI ! ABRA ABRI. ABRA ABRA. HORRIBLE DOULEUR, VA-T-EN LOIN DE MOI !

En ouvrant les yeux, je m'aperçus que ma peau était déjà percée par l'énorme aiguille sans que je m'en rende compte.

- Allez ! Encore une fois Vivi ! dit Iuli, émerveillé par le miracle auquel il venait d'assister. Le temps de répéter cette formule cinq ou six fois, Dodo avait déjà refermé la plaie. Nona ouvrit à nouveau la bouteille et me mit une autre dose du fluide fétide.

- Voilà ! C'est fini ! fit Dodo.

Iuli me lâcha la main et quitta doucement la salle de bains. La blessure me laissa une petite cicatrice en forme de « U » là où Dodo avait cousu avec tant de soin. Brisée de fatigue, je m'endormis dans les bras de Nona. Pour la première fois de ma vie, je rêvai à Iuli.

Coccinelle, coccinelle, ne t'envole pas

Mon ami disparut quelques mois plus tard, aussi soudain qu'il fut arrivé. Je vis s'éloigner la petite coccinelle grise, transportant sur le toit quelques meubles en bois d'ébène, recouverts gauchement d'une couverture grise. On aurait dit une fourmi ayant déniché un gros morceau de galette qui allait lui suffire pour tout l'hiver. Je m'enfermai dans ma chambre pendant deux jours et refusai de parler à qui que ce soit. Son absence crayonna un tatouage permanent dans mon cœur.

Une voisine vint un jour, les cheveux hirsutes et le ragot dans la gorge. Elle adopta un regard de fausse pitié et me serra entre ses deux gros seins. Elle sentait l'ail. L'image de Iuli me vint à l'esprit. Et je sus.

- Tuberculose, me dit-elle. Il crachait du sang et tout. La tante à mon amie a vu ses initiales sur la liste de défunts à l'hôpital.

- Des énisiales ? C'est quoi ça ? demandai-je d'un air déconcerté.

- Oh ! Ha ha ha. Non ma puce, pas des énisiales, mais des *initiales*. Ce sont deux lettres ma chérie : une pour le prénom et une autre pour le nom. Elle me caressa la tête de sa grosse main couverte de bagues dorées en renforçant sa grimace sournoise.

- I .V, dit-elle, pour Iulian... et euh... quelque chose avec V... Vo... Vi... Van... Bof, je ne sais plus exactement.

C'est précisément à cet instant-là que la chauve-souris s'installa dans mon ventre. Elle s'accrocha aux parois de mon estomac comme un parapluie renversé. Ce sentiment de griffes s'enfonçant dans le ventre allait m'accompagner toute la vie.

J'avais mal.

Fruit d'espoir

Quand elle en trouvait au marché, à peu près deux fois par an, maman achetait à ma cousine et à moi autant de bananes que son maigre salaire de pédiatre pouvait lui permettre – parfois même un kilogramme ! Je n'oublierai jamais l'enthousiasme inexplicable qui s'emparait de moi à la seule vue d'un de ces fruits. Je me rappelle aussi clairement comment, par un jour d'été, alors qu'on rentrait du cours de natation auquel j'allais régulièrement avec ma cousine, je vis pour la première fois des bananes. En gobant des yeux ces fruits bizarres à l'odeur qui faisait tourner la tête, je tirai la blouse de maman en pointant du doigt la montagne jaune derrière laquelle un paysan dodu criait à tue-tête : « Bananes! Baaananes fraîches ! De belles bananes bien mûres de l'Équateur ! » É-qu-a-teur... pensais-je. Hm. Ce mot me disait quelque chose. L'avais-je entendu dans la classe de mathématiques de Mlle Oprian ? Non, peut-être pas, mais en tous cas, l'Équateur était, à mon sens, une île magique au fin fond de l'univers, où les bananes composaient le menu principal des habitants qui marchaient les pieds nus dans le sable fin, vêtus de feuilles de palmiers et jouant de la flûte à

longueur de journée. Je tirai ma mère en direction de ma formidable découverte et lançai un regard d'enfant gâté au paysan. Ce dernier arrêta de hurler et tendit une main recourbée, receveuse de monnaie. Je pris un des ces fruits mythiques avec les deux mains et croquai directement dedans, comme dans une pomme. Du coup, un éclat de rire se déclencha autour de moi. Tout le monde – ma mère, le paysan et ma cousine – riait comme des baleines. Je les regardais d'un air benêt – je ne comprenais rien à ce fruit qui goûtait le caoutchouc. Ma cousine s'approcha de moi avec un air hautain, tel un enfant prodige qui, ennuyé de devoir toujours aider ses camarades ayant un intellect moins grand que le sien, s'empara de la banane, en croqua légèrement le bout opposé à la tige, et, grâce à cette nouvelle petite fente, en ôta la peau :

- C'est comme ça qu'on le fait, grosse bête ! lâcha-t-elle satisfaite.

Ce n'est qu'au Canada, une dizaine d'années plus tard, sous le regard ironique de quelques camarades de classe, que j'appris comment bien ouvrir une banane, en la prenant par la tige.

Mais cet épisode possède des racines bien plus profondes. Puisque Ceausescu avait décidé de réduire la dette nationale au joli chiffre de zéro, on n'importait presque plus de produits, surtout pas ceux jugés trop exotiques, comme les bananes. Pour agacer ma cousine, je mangeais toujours ma banane très lentement pour qu'elle finisse par me regarder en bavant comme un petit chien. Maman n'hésitait pas à me donner une bonne tape sur les fesses, mais mon petit plaisir coquin valait bien dix mille paires de claques.

Traduction

Toute ma vie, j'ai rêvé en roumain.

Au revoir

Un jour, papa rentra à la maison, criant de joie, une enveloppe épaisse décachetée à la main :

- Hé les filles... le Canada ! Le Canada ! Apportez vos manteaux, car c'est là qu'on va aller !

Ka-nah-dah ? Quel mot bizarre ! C'est quoi ce Ka-nah-dah ? Un village dans le nord de la Roumanie ? Pourquoi cette folle joie ? Et pourquoi aller là-bas ? Pour quoi faire ? Nona et Dodo avaient une maison là-bas ? On allait boire du vin ? Se rouler dans l'herbe peut-être ?

Pour la première (et seule) fois de ma vie, je vis mes parents s'embrasser sur les lèvres. Quel spectacle ! J'étais sidérée. Peut-être que c'était là qu'habitait Iuli maintenant, dans ce village. Dieu avait répondu à mes prières ! J'eus énormément de mal à m'endormir cette nuit-là. La chauve-souris se glissa sous mes draps et fit doucement son chemin jusque dans mon ventre, où elle enfonça bien ses griffes. J'entendais mes parents chuchoter dans le salon. Ils parlaient de neige et puis d'un stade olympique. Un stade olympique en pleine neige ? Je pris un cahier de mathématiques et déchirai les trois premières pages griffonnées par quelques équations, et écrivis en grandes lettres bleues : « JOURNAL ».

Écrire et décrire le tourbillon de flashs flous qui fusionnaient dans ma tête : un vaste champ blanc au milieu duquel se tenait Iuli, un glorieux sourire sur les lèvres et des yeux comme deux virgules suspendues. Sur ce champ poussaient des centaines et des centaines de bananes. Peut-être était-ce ça le paradis, le vrai. Que ça : des bananes qui poussaient directement du sol. Partout, partout ! Rien que des bananes, pour en manger à volonté.

Chapitre II

Frontières

La rentrée

Je me souviens encore de mon premier jour sur le sol canadien. On atterrit à Montréal par un matin de janvier. Une dernière couche de neige venait à peine de se poser sagement à l'horizon. Je levai le nez de mon manteau et vis deux champs parcourus de quelques routes. Tout était blanc. De la crème glacée à la vanille. Miam. Je m'assoupis sur la banquette arrière et rêvais à Iuli et à son champ de bananes. Deux semaines plus tard, mon père m'acheta une boîte à lunch, deux cahiers d'orthographe et un stylo bleu : « Allez. Demain, c'est l'école ma puce. »

Le lendemain, alors que j'attendais sagement devant la salle de cours, un clown m'ouvrit la porte, me sourit et me dit quelque chose, mais je ne comprenais rien du tout. En entrant, je vis des grenouilles, des fées, des chats, des monstres, des Dracula, des abeilles... tous installés derrière leurs pupitres. La chauve-souris me pinça le ventre, et voilà que M. le Clown s'approcha de moi pour recommencer son charabia. Il s'arrêta d'un coup et sourit. Je voyais ses lèvres remuer mais les sons qui s'en dégageaient me paraissaient de plus en plus bizarres. Il se mit alors à faire de grands gestes avec ses mains, ses bras et, bientôt, ses jambes. Il avait le visage rouge. Je le regardais, muette et tranquille. Ses gestes s'amplifiaient, s'allongeaient, se dilataient. Puis il s'arrêta d'un coup sec, tourna les talons et se dirigea vers le tableau où, épuisé et suant, il inscrit en grandes lettres le premier mot que j'appris au Canada (français ou anglais ?) : HALLOWEEN.

Monologue

- On ne peut pas refiler la bombe à retardement.
- Comment ?
- J'ai dis : on ne peut pas refiler la bombe à retardement.
- Ah bon !
- Alors reprends-toi et arrête de vivre dans le passé. L'avenir est droit devant toi.
- L'avenir ? Oui, mais tôt ou tard il se transformera en passé, n'est-ce pas ?

La rencontre

J'étais devenue une jeune femme : j'avais vingt-six ans. Depuis l'immigration, je n'avais plus remis les pieds dans mon pays. Ce jour-là, il ne faisait pas froid, mais je frissonnais. Le train était en retard, il était presque minuit, et je bayais aux corneilles. Après un temps, j'adossai mon sac contre un mur de briques rouges pour aller m'acheter un petit café. Je regardai autour de moi : depuis la chute du communisme, les choses avaient décidément changé. Les investisseurs étrangers s'étaient rués d'un peu partout pour planter leurs commerces dans les grandes villes du pays. Je voulus boire le café d'un trait pour ne pas rester trop longtemps éloignée de mon bagage. Finalement, je tirai une chaise et la plaçai de manière à ne pas perdre mon sac de vue.

- Excusez-moi... Pardon madame.

Je me retournai. Un jeune homme était assis dans le petit café délabré, à deux tables de la mienne. Je hochai la tête.

- Si vous permettez que je vous dise quelque chose. Ne me lâchant pas du regard, il n'attendit même pas une réponse, votre nez... vous avez un très joli nez.

Il parlait roumain, mais je distinguai aussitôt un léger accent. Je n'arrivais cependant pas à le placer... Peut-être allemand...

- Vous avez un très beau nez, reprit-il, un nez qui exprime une personnalité forte. Oui, forte, c'est vraiment ça.

- Euh. D'accord. Alors merci. C'est... gentil, lui répondis-je d'un air surpris. Il se leva d'un coup, prit son journal et son café, et s'assit à ma table.

- Je m'excuse de vous approcher comme ça, mais je viens de terminer quelques cours de photographie et j'ai pris l'habitude d'examiner souvent les traits de gens autour de moi. Et cette cicatrice, elle a sûrement une histoire à raconter...

Je pensai du coup à Iuli et une sensation inattendue m'envahit : j'avais envie de pleurer.

Je palpai l'endroit où, il y a bien des années, mon grand-père m'avait cousu la peau alors que Iuli me tenait par la main, répétant avec moi la formule magique.

Le jeune homme avait toujours le regard médusé. On aurait dit qu'il retraçait silencieusement le contour de mes traits. Je jetai un coup d'œil irréfléchi à mon sac.

- Bon. Je dois y aller. J'ai laissé mon bagage sur le quai et je ne voudrais pas que quelqu'un me l'enlève.

- Ah, fit-il, laissant un moment de silence se glisser entre nous, tout en me couvrant d'un long regard, vous attendez le train de minuit pour București⁹ ? Il avait prononcé le nom de la ville avec un accent encore plus fort. Je fis oui de la tête.

- Alors là ! Ça tombe très bien ! Moi aussi je vais à București. Puis-je attendre avec vous sur le quai ?

J'hésitai quelques instants en me mordant la lèvre.

⁹ București (« Bucarest » en roumain). Se prononce bou-cou-ré-shti.

- Euh... ou-oui, oui, faites comme vous voulez. Mais moi, j'ai pris une couchette pour la nuit.

- Ah d'accord. Moi aussi. Y'a pas de soucis... Vous en faites pas. Je vous laisserai tranquille. C'est promis, juré, craché, dit-il en souriant.

Je regardai autour de moi et me rassurai à la vue des gardes qui patrouillaient la gare de long en large. Le jeune homme avait une petite valise sur roues et un large dossier noir qu'il portait sous le bras.

- Ce sont mes photographies, dit-il ayant deviné la question qui tournoyait dans ma tête.

- Ah, ok, fis-je avec un petit sourire forcé.

Je pris mon bagage et je m'assis sur un petit banc étroit sur lequel il y avait à peine assez de place pour une personne. D'un geste brusque, le jeune homme s'assit par terre, touchant presque mes pieds. Il était habillé un peu en hippie : jeans troués aux genoux, t-shirt vert et collier de coquillages autour du cou. Il avait l'air jeune ; dans la trentaine peut-être... Sa présence me rendait mal à l'aise, mais en même temps, son regard perdu m'inspirait une certaine confiance. Il ne dit rien pendant quelque temps. Il avait croisé les jambes et regardait dans le vide, le sourire encore aux lèvres.

- D'où êtes-vous ? Enfin... vous avez un accent, c'est pour ça que je demande...

- Ah oui, fit-il, mon accent. Je suis à moitié suisse.

- Ah. Et... et l'autre moitié alors ?

- Roumain. Du côté paternel. Je suis né en Roumanie, plus spécifiquement à Cluj-Napoca, en Transylvanie. Mais mes parents ont immigré à Interlaken, en Suisse, quand j'étais petit. Vous connaissez, Interlaken ?

- Oui, lui dis-je, très bien même. J'y ai fait de la randonnée en montagne il y a deux ans. C'est vraiment une très belle région.

- Oui... Tout à fait, dit-il le regard un peu perdu, oui, c'est une très belle région. Une des plus belles au monde à mon avis.

Il souleva le regard vers moi. Il souriait sans cesse.

- Je suis désolé, je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Stéphane. Stéphane Varga. Stéphi tout court... Paraît que c'est Suisse... du XII^e siècle, mais on retrouve l'équivalent en roumain. Ça a fait l'affaire de mes parents. Et vous ?

- Viviana, lui dis-je, évitant de lui donner mon nom aussi. Il sentit ma méfiance et n'insista pas.

Je ne crois pas aux amours éperdues, aux imbroglios passionnels et à toute cette tarte à la crème. Pourtant, je crus en lui. Non, ce n'était pas de l'amour à couper le souffle. Ce genre qu'on voit dans les feuilletons que personne ne regarde. On m'a souvent dit que j'incarnais un certain pessimisme. Personnellement, je me trouve simplement réaliste. Mais lui, il m'insuffla un air de tranquillité, de sérénité. La chauve-souris se tut. Ce n'est qu'une fois ce remous coupé que je pris conscience du désordre qui m'habitait. Un sentiment de bien-être m'envahit. Je le sentis couler dans mes veines et m'élever. Une sensation de légèreté. Comme un enfant d'immigré qui reçoit son premier A+ en français.

On n'avait pas attendu. Il fallait dépasser l'atmosphère crispée qui s'installe entre deux êtres se désirant, mais qui veulent plonger dans une profondeur plus complexe de leur être. On fit l'amour sur une couchette d'un compartiment vide. C'était vers trois heures du matin. Dehors, la brume du jour se collait aux fenêtres du train. Ce ne fut pas long. Un désir débridé. Désir muet. Brut et sucré. Puis, dans les premiers murmures intimes, on reprit la conversation où elle avait été abandonnée.

Bucarest

Je décidai de rester un an à Bucarest dans la maison de Nona et Dodo. Elle était vide depuis quelques années déjà. Stéphi, qui voulait y rester quelques jours, finit par y vivre avec moi pour le reste de l'année. Il trouva un petit emploi dans un restaurant, et je réussis à décrocher un poste mal payé de bibliothécaire, mais qui, malgré tout, me donnait du temps pour écrire.

Les jours d'été à Bucarest sont pesants et gluants. Une odeur métallique bascule dans l'air étouffant des rues. On prend l'autobus pour éviter les embouteillages exaltés par les bruits de klaxons, les impolitesses et les regards exaspérés des piétons. On s'approche des autres passagers – sans s'y coller – pour ne pas se faire engueuler par des voyous qui tiennent mordicus à prendre le même bus visiblement trop chargé. On peut les voir, pendus comme des grappes de raisins sur les marches métalliques.

Pourtant Bucarest cache un secret. Et ce secret, Stéphi et moi l'avons découvert sans trop le chercher, car il est presque partout : il respire en cachette dans les vieux arbres dont les branches s'entrecroisent par-dessus la rue de mon enfance. Il voltige parmi les étincelles de lumière entre les feuilles translucides des tilleuls ou dans les vieilles bibliothèques où l'on ressent la fragrance subtile d'une intellectualité en retraite. Il vit dans les livres que se passent un nombre restreint de gens. On le sent l'été, dans les couloirs vides des universités, dans les petits cafés, dans les cours intérieures des librairies et dans les maisons de vieilles connaissances.

Et puis, je le ressens aujourd'hui, dans le sol et les eaux de ma terre natale, et dans les vieux objets provenant d'anciennes connaissances ou de la famille. Ils ont disparu, mais leurs livres, leurs statuettes, leurs éventails en soie, leurs montres, leurs épingles dorées, leurs robes d'été et leurs photographies sont toujours ici. Une présence subtile que j'époussette de

temps en temps. Malgré lui, Bucarest s'est léché les morsures de l'ancien régime, mais s'est gauchement pansé les plaies. Derrière chaque bâtiment et venelle, on perçoit encore ce lourd passé qui refuse de se coaguler. Pourtant, j'éprouve encore une forte fierté d'avoir vu le jour sur ce sol qui hurlerait son histoire s'il le pouvait. Oui, je suis née sur une terre imparfaite qui veut encore raconter son histoire, celle allant au-delà des clichés qu'on lui a collés sur le dos alors qu'elle se tournait vers un avenir flou : « Roumain, réveille-toi du sommeil de ta mort », répète incessamment son hymne que seuls les sourds entendent encore.

Terre de désillusions, je t'ai abandonnée puisque tu persistais bêtement dans ton sommeil cauchemardesque. Je te hais et puis, je redouble d'amour pour toi.

La Roumanie. Pays de mes premiers souvenirs, de la culture et des traditions qui constituent le socle de mon être. Sans elle, je ne serais pas celle que je suis aujourd'hui. J'éprouverais à nouveau le sentiment de manque pour quelque chose qui n'a jamais vraiment existé. Mon pays n'est pas un mystère, mais une épave. Je me dois de l'explorer dans toute sa profondeur pour que je puisse assembler les pièces d'un passé que je ne comprends pas bien. Il ne s'agit pas de mon passé, tel que je l'ai vécu dans mes premières années, mais d'un passé plus large. Partie à sa recherche, j'ai retrouvé les arômes, les lumières, les paroles, les touchers et les personnages autrefois perdus.

Sous le saule givré

Sans nous en rendre compte, un an s'écoula depuis le jour où nous décidâmes de faire un petit séjour à Bucarest. Un jour, je décidai de présenter Stéphane à Nona. Nous partîmes le lendemain vers Cluj. C'était au moins de janvier. On roulait doucement. La radio jouait une musique de fond légère sur base de flûtes et de cloches entrelacées. Je jetai un œil furtif vers Stéphi : la main droite posée sur le volant, il avait le regard serein et concentré. J'avais

hâte de retrouver ma grand-mère. Je l'imaginais levant la tête pour mieux le voir, tout en essayant de lui donner un de ses gros baisers humides en se hissant sur la pointe des pieds.

- Marions-nous.

Ses mots s'entremêlèrent aux flûtes et aux cloches harmonieuses. Je me retournai et croisai son regard pendant un bref instant. Ses dents luisaient dans le noir comme des touches de piano.

- Oui, marions-nous, maintenant, là, tout de suite.

Avec un grand élan d'enthousiasme, il tapait le volant d'un petit coup à chaque syllabe :

- A-llez ! Ma-ri-ons-nous !

Son accent franco-roumano-allemand me semblait encore plus prononcé qu'avant. J'avais la sensation qu'on me versait du miel sur le cœur.

- Très bien, répondis-je, le regard toujours rivé sur lui. Je souris et demeurai posée. C'était normal. C'était la chose à faire. On s'aimait et il n'y avait plus rien à ajouter.

Quelques minutes plus tard, nous étions devant la maison de Nona. Après lui avoir présenté Stéphi et lui avoir annoncé notre décision, elle saisit son lourd manteau d'hiver et monta dans la voiture. On prit ensuite la route vers le monastère le plus proche. Je souriais encore en pensant à leur rencontre.

- Et toi ! Toi ! Fais gaffe à ma Vivi ! Je te préviens ! fit-elle, juste avant de sortir par la porte. Stéphi n'eut le temps que de ravalier sa salive et d'écarter encore plus grand les yeux, qu'elle le prit par la main et nous fit sortir tous les deux de la maison.

À minuit, un jeune prêtre du monastère, Nona, Stéphi et moi nous retrouvions dans une neige jusqu'aux chevilles, marchant en direction des jardins du monastère. L'averse glaciale s'était enfin calmée, mais une brume épaisse sommeillait à l'horizon. On aurait dit

un songe shakespearien. Après avoir traversé un long champ enneigé, le jeune prêtre s'arrêta sans que je sache pourquoi. Stéphi et Nona regardaient intensément quelque chose derrière moi. En me retournant, je vis un énorme saule aux branches entièrement pétrifiées par le gel, comme de longs cheveux châains. Dans l'épaisseur de la nuit, je ne pouvais pas distinguer le sommet. Les fines gouttes de pluie s'étaient coagulées sur ses ramures veineuses. Le temps s'y était accroché, gelant les minutes une à une. Les pieds posés sur les racines centenaires du saule lustré, sous le regard larmoyant de ma grand-mère, Stéphi et moi concrétisions en quelques mots ce qui, jusqu'à ce moment-là, n'avait été exprimé que par des gestes et des regards.

Montréal

À la suite d'un long séjour à Cassis, on rentra à Montréal, où on prit un petit appartement au centre-ville.

- Il neige encore, dit Stéphi un dimanche d'hiver, en arrêtant soudainement la mélodie de sa guitare. Ses longs doigts se figèrent sur les cordes de l'instrument, la musique résonnant encore dans ma tête. On se parlait parfois en français, parfois en roumain. De toute façon, peu importe la langue, on avait tous les deux des accents qui trahissaient notre ailleurs. On se moquait parfois l'un de l'autre à cause d'un mot mal prononcé, d'une faute grossière de grammaire ou d'une expression dite à la roumaine ou à la française. En plus, il parlait le suisse-allemand et utilisait des expressions encore plus alambiquées.

- Ce sont de gros flocons, pas comme ceux de ce matin, lui dis-je, dirigeant mon regard dehors.

- Oui. Des flocons de *Februar*.

- Oui... C'est ça. Mais dis-moi, Stéphi, est-ce que tu jouais souvent dans la neige quand t'étais enfant ?

- Oui, parfois. Y'avait pas trop de neige dans les rues, mais plus tard j'ai commencé à faire du ski, me dit-il, le regard évasif.

- Tu me l'avais dit, dis-je d'un air confus, t'allais avec des amis ?

- Parfois oui. On s'amusait comme des fous. Des ados sans soucis et tout.

- Mais t'avais pas un meilleur ami ?

- Si si... Un type, un gars comme tous les autres gars. Il était bien. Mais bon, c'est comme ça dans la vie, faut laisser aller, partir, se défaire du passé. Il esquissa un sourire comme pour me réconforter, mais ses yeux semblaient me prier de mettre un terme à la discussion.

Mais je voulais comprendre, pourquoi ce mystère ? Merde alors ! Il parlait de tout, mais de son passé, motus ! En dépit du manque sévère de souvenirs que j'avais de mon enfance à l'époque, je n'hésitais pas à lui raconter des histoires que je connaissais de mes parents.

- Mais leurs noms. Tu ne m'as jamais dit les prénoms de tes copains, tes camardes, tes cousins, tes tantes. Comment s'appellent-ils ?

- Vivi... veux-tu vraiment reprendre cette discussion ? Tu sais très bien qu'elle ne me plaît pas parce que je n'ai pas grand-chose à te raconter... J'ai eu une enfance comme toutes les autres, je t'ai déjà raconté tout ça... J'ai eu des amis qui sont venus et partis, des tantes et des oncles éloignés... Je ne les connaissais pas très bien, et voilà. Bref, y'avait mes parents, ils ont divorcé quand j'étais petit, et ma mère est décédée brusquement. Voilà. C'est tout. Y'a plus rien à ajouter. Et puis... quand on change souvent de ville, on perd la trace des autres.

- Mais tu pourrais quand même partager tes souvenirs avec moi ! Ah, ce que je donnerais pour me rappeler un peu plus de choses de mon enfance !

Stéphi n'aimait pas les confrontations. Il s'enroulait dans une espèce de coquille qui semblait le mener dans un univers privé auquel personne n'avait accès. Pourtant, le fait qu'il ne quittait jamais les lieux durant une conversation un peu plus délicate, sinon une dispute ne cessait jamais de me surprendre. Le plus souvent, il marmonnait quelques mots – toujours les mêmes – mais il ne bronchait pas. Il n'était pas non plus irrité. Il restait sur son tabouret, comme un petit garçon qu'on assaillait de baisers et de petites tapes amicales lors d'une réunion de famille. Dans son regard, je voyais un gamin puni dont les pensées semblaient dire : « Faut pas bouger – c'est la chose à faire pour ne pas fâcher maman et papa. » Je m'approchai de lui et saisis son visage entre mes mains. Une tristesse profonde se dégageait de son être, comme la chaleur intense d'un visage fiévreux. Je ne comprenais rien, mais j'avais peur de le blesser. Elles le blessaient, ces conversations. Je me tus. Puis, il desserra mollement les lèvres :

- Je... je ne me rappelle plus très bien ma mère. Son visage... il s'est effacé.

Il restait là, la tête enfouie dans mon ventre. Le silence nous recouvrait doucement.

Fracture

Je ne sais plus comment je reçus la nouvelle de ta mort. Je crois qu'une voisine me l'annonça. Ou bien la police. Je ne sais plus. Tout se confondit dans mon univers. Embrouillé. Étouffé. La chauve-souris se réveilla à nouveau dans mes entrailles, le regard vengeur et le goût du sang sur les crocs. Je n'entendais plus les voix autour moi. Seule une image me vint à l'esprit : toi, assis sur ton tabouret, jouant de la guitare, cheveux ébouriffés et pieds nus. Je courus à la salle de bains pour éliminer la bête de mon corps, mais il n'y

avait que du liquide. Et puis tout l'univers s'alourdit : l'air, les rideaux, les murs, le pain dans ma bouche, mes mains et puis mes lèvres, mais aussi le soleil et puis les voix et la présence des autres. Tout redoubla de pesanteur. Dans la rue, j'avais l'impression de marcher avec un de ces énormes sceaux pleins à ras bord que portent les jeunes femmes en Afrique. Sauf qu'elles semblent le faire avec une certaine légèreté qui m'était inconnue. Parfois, ça me donnait des maux de tête. Je devais m'asseoir sur un banc, me ressaisir, ajuster le sceau sur ma tête et puis poursuivre ma déambulation lymphatique.

« Un accident de moto sur la 400. » On prononça ces mots plus tard. Trop tard. Je n'ai pas pleuré à ton enterrement. Tout était si irréel, si brusque. J'avais mal au ventre. C'est comme si j'avais reçu un énorme coup de poing dans les tripes, qui nous coupe instantanément le souffle. Sauf que le souffle coupé a perduré. Quelques jours je pense. Puis j'ai pleuré. Ça ne m'a pas fait du bien. Ça n'en fait toujours pas d'ailleurs.

Retour

Mon corps se métamorphosa au point de ne plus me reconnaître. La vie défila devant moi, comme ça, boîteuse et percée de maintes petites distractions. J'eus quelques hommes dans ma vie, des amants, des amours passagères et frivoles. Passagères surtout, retenons ça. J'étais entourée de quelques bons amis, qui constituaient mon refuge. Le vide se remplit, du moins en apparence. Le choc passa, et je vécus ces années en repensant à l'énigme de ta vie et de ton passé que tu avais toujours gardé dans un petit coffre secret. J'y repensais souvent.

Je crois que c'est un dimanche après-midi que je montai au grenier. C'était le lendemain de mon cinquante-septième anniversaire, que j'avais fêté le soir précédent avec deux amies dans un petit restaurant turc rue Saint-Denis. Une d'entre elles venait de rentrer d'Italie et avait un tas d'histoires à nous raconter. On but du bon vin jusqu'au petit matin, on

flirta avec un jeune serveur candide qu'on surnomma « M. Vierge » et on rit de tout et de n'importe quoi. Je me rappelle qu'il pleuvait fort ce jour-là. Une averse qui ne finissait plus tombait du ciel comme si elle marquait la fin des temps. L'appartement était vide, un peu trop vide. Mon cœur traînait dans le néant. J'étais montée au grenier afin de chercher un vase que ma mère m'avait offert pour mon anniversaire. De la cuisine, j'entendais la voix coulante de Nina Simone. Au grenier, il faisait très sombre et je ne pouvais me déplacer qu'à quatre pattes. J'avancais lentement en cherchant l'interrupteur. Finalement, je le trouvai. La pièce se remplit timidement d'une lumière laiteuse. Dans un coin se dressaient quelques vieilles boîtes de tailles variées. En fouillant dans l'une d'entre elles, au hasard, je tombai sur une petite boîte d'ébène qui ne m'était pas familière. Je souris, car elle me faisait penser au tabouret de Stéphi sur lequel il restait si souvent pensif, parfois oisif, la guitare sous le bras, l'air songeur. Je l'époussetai. Une petite marque gravée dans le coin droit devint visible, des initiales : S.I.V.

- Ah, tiens, me dis-je, ça fait presque les initiales de mon Stéphane.

Je l'ouvris. Une guitare en miniature, un petit soldat en plastique, deux chewing-gums Turbo et une photo. Une photo en noir et blanc de deux petits garçons ayant à peu près le même âge, bras dessus bras dessous, esquissant des sourires de singe. Je distinguais mal les traits dans cette lumière. Je me demandais si l'un des deux n'était pas Stéphi. Je n'avais jamais vu une photo de lui enfant. Puis, je lus à l'endos : « À droite : mon cousin, Iustin Varga, et moi à ses côtés, juste avant son hospitalisation à Bucarest. Décédé plus tard cet automne-là. »

Mes yeux s'immobilisèrent sur la photo. Je regardai de plus près les visages des garçons. Celui de gauche... c'était Stéphi alors... Oh, qu'il était dodu ! Je ris. Pourtant, j'eus l'impression d'avoir déjà vu une photo de lui quelque part... Mais je savais bien que le

mystérieux Stéphi ne m'avait jamais montré ses photos. Ni moi d'ailleurs – par entêtement. Je réfléchis un moment et me rendis compte qu'il ressemblait à un autre garçon que j'avais vu dans un de mes albums. Une drôle de coïncidence. En fait, je ne me rappelais plus ce garçon. D'ailleurs, je n'avais qu'une seule photo de lui... Mais je me rappelle clairement le jour où ma mère fut très surprise du fait que je n'avais plus aucun souvenir de lui. D'après ses dires, il était mon meilleur ami et nous avions été, pendant un certain temps, inséparables. Dommage que je ne posais jamais de questions non plus. À l'époque, je ne me rendais pas compte du vide qui me possédait, et je trouvais que ma mère exagérait souvent. Ses histoires me paraissaient tirées d'un film, tellement je ne possédais absolument aucun souvenir. J'étais à l'aise avec l'idée que je souffrais d'une affection mémorielle. Je fouillai dans une autre boîte où j'avais rangé mes vieux albums et je tombai soudain sur la fameuse photo de mon ami. Iuli, oui, c'est ça, je crois qu'il s'appelait Iuli. Mes parents avaient prononcé plusieurs fois son nom. Je plaçai les deux photos l'une à côté de l'autre. Soudain, mes mains se mirent à trembler. La ressemblance était frappante. Plus que frappante : les images étaient identiques.

Je passai le reste de la journée à déambuler dans la maison comme une abeille agonisante qui venait de laisser son aiguillon dans la peau d'un gamin terrorisé. J'essayais désespérément de démêler les fils de ce passé dans lequel j'avais été subitement propulsée. Mille questions voltigeaient dans ma tête telle une bande de goélands s'agitant sous un ciel orageux. Où étais-tu tout ce temps ? Où as-tu grandi ? C'est le destin qui nous a réunis après tant d'années ?

Une seule pensée s'empara de moi : je voulais comprendre, je voulais comprendre ce mystère que fut ma vie et celle de Stéphi. Je voulais me rappeler mon enfance – pourquoi avais-je oublié ces premières années ? Une rage m'envahit, et je hurlai seule dans la maison.

On doit hurler quand l'angoisse et l'horreur se fracassent en vous. Il faut hurler, frapper le sol jusqu'au sang s'il le faut, et puis tomber par terre. On se relèvera, mais plus tard. Je m'enfouis la tête avec horreur dans mon oreiller, et ne sortis plus de la maison durant des semaines.

Un matin, j'ouvris les yeux, puis les volets. Un rayon de soleil m'aveugla. Il coula ensuite doucement sur mon nez, mon cou, mes bras, sur les murs, et puis sur l'armoire. Bientôt, toute la chambre s'imbiba de sa douceur.

- Assez, me dis-je.

Je me relevai doucement. Mon cœur battait la chamade. Un vrai gueulard celui-là.

- Tu m'entends là-haut ? Allez le sang dans les veines ! Ça va chauffer ! semblait-il me dire.

- C'est clair, me dis-je, l'aventure n'est pas terminée pour Viviana, comme disait toujours Stéphi : « C'est parti mon kiki ! »

Le lendemain, je pris le premier vol pour Bucarest.

Chapitre III

L'Éveil

Clarté

En poussant la porte de la vieille maison que m'avaient léguée mes grands-parents, je m'arrêtai un instant pour respirer son odeur. Cette odeur, que je reconnus dès les premiers instants, n'avait pas changé.

Le lendemain, je me levai vers huit heures. Je fis un café et sortis dans le jardin. Même cette rue, Medic Vlad Razvan, n'était plus la même : les racines des vieux arbres avaient percé le ciment des trottoirs et jaillissaient follement de partout. De riches arrivistes s'étaient fait construire d'énormes maisons roses, plus opulentes les unes que les autres, sur des terrains qui, faute d'espace, ne laissaient aucune place à des jardins. C'était du cannibalisme architectural. Le borgne était bien devenu roi au royaume des aveugles enrichis par la contrebande et la corruption.

- Ben ouais ! C'est à faire vomir !

Je levai la tête pour voir d'où venait cette voix qui m'était familière. Du coup, j'aperçus notre vieux voisin, M. Vranciu ! Je n'avais absolument aucun souvenir concret de cet homme, mais mes parents m'avaient raconté tellement d'histoires à son propos, que j'avais l'impression de rencontrer un vieil ami. Il devait avoir au moins cent ans ! Il était accompagné d'une jeune femme qui avait l'air d'un squelette ambulante. On aurait dit qu'elle était minée par une étrange maladie.

- Ah ! M. Vranciu ? criais-je, m'avançant vers la clôture.

- C'est qui ? dit-il, tournant la tête dans ma direction, le sourire aux lèvres, mais d'un air dérouté.

- C'est Viviana, M. Vranciu, la petite-fille de Nona et Dodo.

La jeune femme me lança un regard chagriné pour signaler la cécité du vieil homme efflanqué. Je hochai légèrement la tête.

- La petite Viviana ? C'est toi ? me demanda-t-il, les yeux grands ouverts dans la noirceur absolue.

- Oui M. Vranciu, c'est bien moi. Je ne suis plus aussi petite maintenant... c'est même l'inverse... Je tendis mes bras au-dessus de la clôture et pris son visage décharné entre mes mains pour l'embrasser pas moins de trois fois, suivant la tradition de ce coin du pays.

- Oh ! Quelles bêtises racontes-tu ? Tu seras toujours la petite-fille de Dodo, qui riait et courait partout à longueur de journée ! Et puis je sais que vous êtes belle comme votre grand-mère, que Dieu la bénisse ! Je le sens même dans votre voix, ma chère, ajouta-t-il en m'embrassant à son tour.

Son dentier scintillait au soleil.

- Bon Dieu, Viviana ! Qu'est-ce qui vous amène ici ? Êtes-vous venue nous rendre une petite visite ? Venez-vous d'arriver ? Mais bon sang ! Venez chez moi ! On prendra bien un coup de tsuica¹⁰ et on se mettra quelque chose sous la dent ! Venez, venez ! Je disais justement à Lucica – il s'arrêta un moment, essayant de trouver de la main la jeune femme – que les gens ne savent plus comment faire de la vraie tsuica !

Il se rapprocha de moi et chuchota si fort qu'il aurait été mieux de parler normalement.

¹⁰ Une boisson roumaine alcoolisée très forte, à base de prunes ou de nectarines, qui se prononce « tz-oui-cah »

- Je... je vous le dis... Eh, aujourd'hui, ils ne font que des espèces de boissons diluées et parfumées par des arômes artificiels. J'ai de la vraie tsuica, moi ! Ah oui, ma p'tite dame ! J'ai bien appris à Lucica comment la faire, comme dans le bon vieux temps !

Luciica ! Auriez-vous la bonté de faire entrer Viviana pour qu'on aille dans le jardin ? J'ai envie de parler du bon vieux temps et de me réchauffer les os au soleil ! Qu'en dites-vous Viviana ? s'exclama-t-il, comme pris par un élan d'enthousiasme que je ne pouvais plus stopper. Je répondis simplement d'un air réjoui :

- J'veux bien M. Vranciu. Je vais juste aller me reposer un peu, et on se verra dans une petite heure. Merci !

Je n'avais jamais rencontré un centenaire avec autant d'énergie et de joie de vivre. Il avait le comportement et l'essor d'un homme de trente ans. En fait, M. Vranciu avait été un des meilleurs amis de grand-père. Il fait partie de ces rares êtres, aujourd'hui en voie de disparition, toujours prêts à se lever à trois heures du matin pour vous sortir d'une situation pénible.

Je rentrai à nouveau dans la maison. La peinture des murs de la cuisine, autrefois imprégnés d'une multitude de parfums qui se dégageaient des repas que préparait Nona, s'écaillait à présent. Ma mère m'avait souvent parlé de ces repas et des desserts qu'elle avait reproduit à son tour : crème glacée aux noisettes et framboises, feuilleté au fromage sucré, crème brûlée, gâteau au chocolat, papanasi¹¹, crêpes et autres délices immortalisés entre les briques de cette maison. Je fermai les yeux et avançai doucement les doigts sur la surface de l'un des murs. À ma grande surprise, je reconnus chacune de ses fissures. Ils m'appartenaient, ces murs. Ils étaient à moi, et *en moi*, au bout de mes doigts et dans ma tête.

¹¹ Sorte de double beignet de pâte frite et sucrée, farcie au fromage blanc ou à la confiture de cerise

Je montai les quelques marches menant au salon où je vis le vieux piano, les bibelots ramassés de tous les coins du pays, le tapis aux couleurs pastel, les immenses rideaux de velours, pesants et poussiéreux, et les fenêtres blanches à carreaux. Même sans souvenirs concrets, tout m'était si connu, si intime. Je rejouais des fragments des histoires racontées par mes parents. J'imaginais tout ce qui avait eu lieu dans cette maison, toutes les disputes, les airs que jouait Nona sur le vieux piano, les rires, les vases brisés, les cauchemars la nuit, les ombres, le craquement du parquet, le robinet qui ruisselait en permanence. Puis, je vis sur le plancher froid, au cœur d'un amas de poussière pétrifiée, l'empreinte d'un petit pied nu. Je m'approchai et effleurai ce moule poussiéreux. Soudain, j'eus la certitude que ce petit pied était le mien.

J'eus un flash.

Une image vive et colorée s'imposa. Une image à moi, authentique, réelle et palpable. Une image qui, pour la première fois, ne venait pas d'une histoire de mes parents, mais du labyrinthe tortueux de ma mémoire. Mes pupilles se dilatèrent, ma respiration devint difficile et mes lèvres se serrèrent. Je tombai à genoux.

Je me voyais comme dans un miroir : les longues tresses, la petite jupe d'été, l'écho d'un rire d'enfant courant dans la maison. Je vis aussi les pieds de Nona, longs et déformés par l'âge et par les horribles oignons qui jaillissaient de chaque côté. Elle couvrait ses ongles de rouge pour les embellir. Je me moquais souvent de ses pieds, et elle riait avec moi. Je vis aussi Dodo avec ses grosses pattes d'ours : il avait les talons fendillés à force de travailler déchaussé tous les jours dans le jardin. Je le voyais si clairement faisant l'aller-retour entre cette terre noire et molle et la maison. Sa peau se séchait vite, car il devait souvent rincer ses gros orteils pour éviter les airs désapprobateurs de Nona. Je vis aussi les pieds de cousins qui venaient à la maison tous les week-ends et lors des fêtes en famille. Ils étaient tous plus âgés

que moi. Des pieds partout, sur les marches, dans le couloir, sur le plancher de la salle de bains, dans le jardin, des traces partout ! Agenouillée, je me glissais le long du mur, le nœud dans la gorge et le cœur enfin libre.

Mon passé m'appartenait enfin !

Plusieurs à la fois ou une à une, des centaines d'images m'emplirent la tête comme une fumée ravageant les poumons d'un fumeur insatiable. Dans cette marche à travers le labyrinthe de ma vie passée, j'avancais doucement et avec légèreté, mon trajet s'illuminant à chaque nouveau pas. Adossée contre le mur glacial du couloir, j'ôtai mes chaussures afin de sentir le sol sous mes pas. Plusieurs minutes s'écoulèrent, chacune remplie jusqu'au bout comme un sablier fictif.

J'ignore combien de temps s'écoula réellement, mais soudain, je me souvins que M. Vranciu m'attendait toujours dans le jardin. Alors, je sautai dans la douche.

Dans le jardin

Pour l'occasion, la jeune femme avait étendu une nappe blanche sur la petite table ronde et légèrement bancale qu'elle avait placée à l'ombre d'une glorieuse treille olivâtre. Elle rapprocha deux chaises, rajouta deux petits verres de tsuica, une bouteille, deux assiettes à dessert et un grand plateau garni de biscuits et de gâteaux. Elle avait un teint pâle et une silhouette maigrichonne mais néanmoins gracieuse. Elle dégageait une légère odeur à la fois de lilas et d'oignon. Elle s'éclipsa quelques instants et revint d'un pas mou, avec M. Vranciu lourdement amarré à son bras. Elle le fit asseoir avec le plus grand soin sur une des chaises métalliques et s'éloigna.

Je me souvins que M. Vranciu n'avait jamais connu Stéphi, car durant notre séjour à Bucarest, il était chez un de ses fils à Vienne. Mais je savais qu'il était au courant du fait que j'étais veuve depuis de nombreuses années.

- Allez, Viviana. Remplis ces verres pour qu'on trinque au bon vieux temps ! dit le vieil homme, les mains posées sagement sur les jambes. Je m'exécutai et lui plaçai le verre dans la main droite.

- À votre santé M. Vranciu. Noroc¹² ! ajoutais-je, le nœud dans la gorge.

Comme lorsque j'étais petite, l'alcool me monta illico au cerveau. Pour la première fois, je fis une association directe entre Stéphi et les bribes d'images que j'avais à présent de Iuli. Tel un puzzle, ces images venaient compléter les histoires que ma mère me racontait à propos de mon ami d'enfance. Je me voyais danser avec Stéphane, l'adulte, dans la cave de Dodo, sous les flots enivrants de son vin. Mais soudain, un sentiment de colère m'envahit : la colère de ne pas m'en être rendu compte plus tôt. Je savais qu'il avait su tout ce temps. C'était son secret à lui, sa façon de voiler son passé. Mais pourquoi donc ?

- M. Vranciu... dites... vous vous souvenez d'un jeune garçon qui habitait la maison à côté ? fis-je avec un signe de la tête en direction de la maison, un certain Iulian Varga, ou Iuli tout simplement.

- Euh, dit-il ouvrant lentement la bouche et adoptant à nouveau ce regard un peu perdu, oui... oui... c'était pas ton ami ça ? Je vous voyais parfois jouer et crier comme des malades dans la rue.

- Oui, c'est bien lui. Savez-vous s'il avait un autre prénom ? Ne s'appelait-il pas Stéphane aussi ? Le vieil homme inclina la tête, comme s'il essayait de faire tomber un souvenir du haut de sa mémoire.

¹² « Santé » en roumain

- Ah oui, oui. Tout à fait... Je me rappelle. Oui... Oui... Tiens. Quelle coïncidence.

- Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une coïncidence, M. Vranciu.

Un petit silence s'installa et il me fixa de ses yeux vitreux. Je repris :

- Enfin... *si*, d'une certaine manière... Mais en fait j'ai récemment découvert que Iuli était en effet celui que j'ai connu une vingtaine d'années plus tard, dans une gare. C'était mon mari M. Vranciu.

- Ma petite, pourquoi es-tu revenue ? me demanda-t-il soudain.

- Pour comprendre son passé, M. Vranciu. Je n'y comprends rien. Je veux savoir pourquoi il a jeté ce voile sur sa vie. Je ne sais pas s'il a su qui j'étais tout ce temps ! Il me cachait quelque chose, je le sens, je le sais, mais je ne sais pas où commencer, où aller, où le chercher.

- Nom de Dieu ! Mais je peux t'être utile ma chère ! Ton grand-père m'a laissé un tas de vieux livres à sa mort, et dans un des bouquins, j'ai retrouvé une courte correspondance entre la maman de Iuli et ton Dodo. Peut-être pourra-t-elle t'aider ? Luciiiica, auriez-vous l'amabilité de m'apporter les vieilles lettres qui se trouvent dans le deuxième tiroir de mon bureau s'il vous plaît ?

- Bien monsieur.

La jeune femme s'empressa de s'exécuter et, en moins de deux, revint avec un petit paquet ligoté par un élastique jauni.

- Lisez-nous la première lettre, s'il vous plaît.

- Bien monsieur.

Petit à petit, mon cœur se dilata comme la pupille d'une petite fille devant une vitrine bondée de poupées blondes et potelées. J'écoutais les mots venant de la plume de cette

femme, la mère de mon Stéphi, le sang de son sang. Je l'imaginais tenant Stéphi dans ses bras et écrivant à grand-père.

- Voilà ! Relis ce passage, Lucica ! C'est ton grand-père qui lui répond ! s'exalta

M. Vranciu.

La jeune fille reprit :

Ma chère madame, je vous recommande une jeune fille, Mlle Constantin, qui a travaillé comme gouvernante pour une bonne et vieille amie à moi. Elle s'est occupée de ses deux petites-filles et en a pris bien soin. Elle habite, tout comme vous, à Luduş¹³, et elle est sage et très appliquée. Voici ces coordonnées pour que vous puissiez la contacter directement...

- Et voilà ma petite Viviana, interrompit le vieil homme.

- Vous avez là une première piste. Rendez-vous à Luduş, où vous y trouverez sûrement cette Mlle Constantin.

J'embrassai M. Vranciu. Je l'avais pris par surprise. Il était un peu dérouté, mais me pris dans les bras et me sera fort, comme pour la dernière fois.

Autour d'un café

Il était cinq heures du matin quand l'alarme sonna. Geste typique de citadin : je frappai le réveille-matin d'un coup de poing. Une heure plus tard, j'étais dans le CFR¹⁴, en direction de Luduş. J'arrivai au village à midi et j'allai directement à la poste pour me renseigner sur cette Mlle Constantin. Après deux heures d'attente, on me dit

¹³ Petit village. Se prononce : « lou-dou-sh ».

¹⁴ CFR : sigle désignant les chemins de fer roumains (« Căile Ferate Române »).

finallement que je cherchais en fait celle qui se nommait à présent Mme Andrei, la boulangère du village.

Une heure plus tard, je me retrouvai devant sa maison, à l'entrée de laquelle se trouvait une enseigne : « Brutăria Andrei. Pâine proaspătă...în fiecare zi.¹⁵ » La porte était grande ouverte, mais je cognai quand même pour annoncer mon arrivée. Du fond du jardin, j'entendis une voix :

- Par ici, madame.

Je longeai la maison et j'aperçus une femme dodue aux cheveux courts et blonds, portant un tablier coloré. À petit pas, je m'approchai de la table et m'assis en lui souriant.

- Bonjour, Madame Andrei.

- Bonjour, Madame. S'il vous plaît, servez-vous : y'a du café et des tartines.

- D'accord. Merci, je n'en ai pas bu ce matin, alors ça tombe bien, dis-je, pour remplir ce silence qui nous rendait mal à l'aise.

- Alors, comment puis-je vous aider ? me demanda-t-elle, les yeux rivés sur moi.

- Alors voilà, dis-je sans hésiter, je suis la femme de Stephane Iulian Varga. Il y a quelques jours, j'ai fait une découverte. En fait, Stéphi et moi nous sommes connus à Bucarest, à l'âge de sept ans... Vous voyez Mme Andrei... Stéphi était mon meilleur ami d'enfance. Nous nous sommes retrouvés des années plus tard, mais je ne l'ai jamais reconnu... jamais. Stéphi a toujours été très secret par rapport à son passé. Mais vous... vous étiez la nourrice qui vivait à Luduş... là où sa famille s'est rendue après Bucarest. N'est-ce pas ?

Elle détourna le regard, et sur un ton amer reprit :

¹⁵ Boulangerie *Andrei*. Du pain frais... tous les jours.

- Oui... oui, c'est bien cela, oui, tout à fait. C'est à moi que Maria Varga a fait appel. Je n'étais qu'une jeune fille à l'époque. Mais vous devez comprendre que Mme Varga était une femme profondément malheureuse. Voyez-vous... Cette chère p'tite Maria avait un mari qui non seulement était plus bête qu'un balai, mais par-dessus le marché, l'empêchait d'avoir une vie normale, de participer aux activités auxquelles elle tenait, et même de voir ses amis ! C'était comme ça chez les Varga : on ne bougeait pas d'un centimètre avant que monsieur ne donne son consentement !

- Mais quand ont-ils divorcé ? Comment Stéphi... enfin... Iuli est-il arrivé en Suisse ?

- Oui, donc voilà...Comment vous raconter tout ça... Maria est tombée amoureuse pour la première, et j'imagine la seule fois, quand Iuli avait neuf ou dix ans. Je n'oublierai jamais le jour où elle est venue chez moi, puisque vous savez, à l'époque, je vivais encore chez mes parents même si je passais les trois quarts de la journée chez les Varga, à m'occuper du p'tit. Comme je disais, un jour elle est venue, comme ça, les lèvres serrées et l'air paniqué. Elle me dit qu'elle était amoureuse, qu'elle voulait prendre Iuli et s'enfuir avec son amant. Quand elle me dit qui c'était, je fis sept fois le signe de la croix ! C'était un de ces jeunes gitans qui ont l'esprit de nomade dans le sang ! J'en ai connu moi ben de gitans vous savez !

La boulangère me raconta ainsi l'histoire de Maria et de son amant. Par un jour brumeux de mai, une caravane truffée de gitans joyeux passa devant la maison des Varga. Au son des roues et des instruments qui émettaient des bruits impromptus à force de se cogner les uns aux autres, Maria se précipita à la fenêtre et écarta le rideau du bout de ses longs doigts fluets; un petit sourire apparut sur son visage. Son cœur battait déjà la chamade en pensant à la musique qui allait faire vibrer le village durant les prochaines semaines.

Soudain, du fond de la caravane, elle vit deux grands yeux d'émeraude qui la regardèrent. Elle plissa les yeux pour mieux voir la tête qui s'y cachait, mais en vain. La poussière des roues s'éleva comme un lourd brouillard après une fine pluie d'été et la caravane disparut, ne laissant derrière qu'un écho ferreux.

Les gitans étaient en fait un groupe d'acrobates, de clowns, de jongleurs, de magiciens, de musiciens, et de cracheurs de feu – bref, de vrais artistes qui parlaient un roumain brisé, mais qui gagnaient leur vie en divertissant les petites communautés de l'Europe de l'est. Les villageois attendaient cet événement avec ardeur toute l'année et accouraient vers les tentes comme des loups repérant leur proie, l'envie de l'émerveillement dans le regard et le goût des confiseries déjà sur leurs lèvres.

Maria vint le soir du premier vendredi. Elle avait laissé le petit Iulian avec son père, qui était loin de s'intéresser à ce genre de « divertissements de troupeau » comme il aimait les désigner. Ce soir-là, elle arriva à petits pas feutrés, vêtue d'une longue robe indienne et de chaussures noires. Ses cheveux châains et bouclés lui tombaient dans le dos. Une fine bandelette blanche lui parcourait le front, empêchant sa chevelure volumineuse de se défaire au premier coup de vent. Elle était venue menée par une curiosité instinctive. En entrant dans la troisième tente, elle aperçut à nouveau l'homme aux yeux d'émeraude : il avait des cheveux d'ébène et un corps musclé sentant le tabac. Il s'approcha. En silence, il lui prit la main et y déposa une pièce tout en lui indiquant de la refermer. Il souffla doucement dessus et lui fit signe de la rouvrir. Sans grande surprise, mais plutôt émerveillée par la présence impénétrable de cet étranger et par l'odeur exotique qui se dégageait de sa peau, elle remarqua que la pièce n'y était plus et sourit comme un enfant qui retrouve, en déseballant un cadeau, exactement ce à quoi il s'attendait. Mais d'un pas soudain et craintif, Maria recula. Le magicien baissa les bras et continua à la regarder en silence. Puis, à reculons

jusqu'à la sortie de la tente, elle le fixa du regard, pour ensuite se retourner et disparaître dans la foule crieuse.

La jeune femme rentra chez elle mais ne ferma pas l'œil de la nuit. Son cœur battait si fort qu'elle dut se lever pour aller boire un grand verre d'eau. Ensuite, elle se glissa doucement par la porte arrière qui donnait sur le jardin. Dans sa chemise de nuit dorée, elle marcha de long en large du jardin, les pieds nus frôlant la terre froide et conciliante de la nuit. Sur ses mains, elle sentait encore l'odeur envoûtante de cet étranger muet. Peu avant le lever du soleil, elle rentra dans la maison et s'endormit près de Iuli, le serrant bien fort dans ses bras.

Elle y retourna le lendemain soir, menée par ce même désir tourmenté. Cette fois, il vint derrière elle et s'arrêta à quelques centimètres de ses cheveux. Maria se retourna doucement. Ce qu'elle avait discrètement désiré se produisit. Elle sentit ses lèvres sur les siennes mais ne les retira pas. Un à un, il lui défit chaque bouton de sa robe jusqu'à ce qu'elle tombe à terre. Il ne la toucha pas tout de suite. Son cœur battait si fort qu'elle marcha vers le canapé foncé qui se trouvait au fond de la tente. Il la suivit et se mit à genoux devant elle, la perçant de ses yeux verts. Les pensées de Maria se mêlèrent à l'odeur de tabac, et le reste se dissipa dans une confusion tiède et charnelle.

Durant les semaines qui suivirent, Maria alla tous les soirs à la rencontre du magicien en prétextant qu'elle aidait une amie à coudre sa robe de mariée. M. Varga accepta ces visites car le fiancé de cette amie était un très bon client qui achetait plusieurs paires de chaussures par an. Les deux femmes se souriaient secrètement lorsqu'elles se croisaient dans la rue ou à l'église, fières de leur solidarité au nom de l'amour.

Peu à peu, tout comme ils découvrirent leur corps, Maria et le magicien ôtèrent aussi leur voile intérieur. À travers des gestes et quelques bribes de roumain mélangés à la langue tzigane, ils apprirent à se comprendre sans un vrai langage commun. Elle comprit qu'il avait fui la maison parentale à quatorze ans et qu'il avait gagné alors sa vie en jouant de la trompette dans des petits cafés. Dans ce passé composé de fugues, de pertes et de regrets, Maria y reconnut sa propre histoire.

Puis la jeune femme tomba enceinte. Elle ne le savait pas encore, mais le pire était à venir ! À peine quelques jours plus tard, en dépit de mes conseils, elle alla voir son artiste pour lui dire qu'elle voulait s'enfuir avec lui. Mais devinez quoi ? Y'avait plus de p'tit amoureux ! Pouf ! Ils étaient tous partis !

Je n'arrivais pas à en croire mes oreilles... Stéphi avait donc un petit frère ou une petite sœur !

- Mais ne me regardez pas avec ces grands yeux, reprit-elle. Si vous me dites que vous avez réellement aimé Iuli, vous devriez comprendre ce que Maria ressentait ! L'amour, ça ne se discute pas, ça se vit, voilà tout.

- Mais alors... cet enfant... que lui est-il arrivé ?

- Vous vous imaginez que lorsque l'andouille de mari l'a appris, il a bien battu sa femme sans se soucier de Iuli, qui tremblait de peur dans l'autre chambre ! J'étais là moi aussi, et je criais pour qu'il arrête de la battre ! Ensuite, il est parti et n'est plus jamais revenu. On s'est rendu compte plus tard qu'il avait pris tout l'argent de la boutique et toute la papperasse aussi ! Peu après, par manque d'argent, Maria s'en alla vivre en Suisse chez un oncle qui lui trouva du travail dans un p'tit café du quartier. Elle m'a laissé la garde de Iuli, ici. Pauvre petit... il a pleuré des jours et des jours après sa maman. Maria lui envoyait souvent des jouets et des lettres que je lui lisais tous les soirs. Elle m'écrivait à propos du mal

du pays et de la difficulté de s'intégrer à sa nouvelle société. Elle me racontait dans ses lettres la peur qu'elle ressentait constamment pour cet enfant, car elle n'avait pas assez d'argent pour le prendre avec elle. Elle m'écrivait à propos du mal du pays et de la difficulté de s'intégrer dans cette nouvelle société. D'être, à première vue, une femme pauvre de la campagne et, par-dessus le marché, enceinte d'un mari qui l'avait larguée faisait tourner les langues ! Elle souffrait la pauvre petite à cause des regards et des propos méchants auxquels elle ne répondait jamais au début par peur de mal s'exprimer dans la langue d'accueil. Elle s'était habituée à marcher la tête baissée pour éviter le regard des femmes du quartier qui n'avaient rien d'autre à faire que de se fourrer le nez dans ce qui ne les regardait pas.

La première année, elle redoubla d'efforts pour apprendre le français : le soir, en rentrant du travail, elle passait des heures à lire des romans de Maupassant. Elle a vite appris, vous savez ! Avec le temps, elle se fit des amis là-bas, et la barrière de la langue finalement surmontée, elle finit par se faire accepter par la petite communauté. Finalement, elle revint à Luduş par une nuit d'hiver. Iuli et moi étions toujours dans la même maison. Le petit ne comprenait pas trop ce qui se passait, mais on lui expliqua qu'il allait avoir un petit frère ou une petite sœur. C'est dans cette maison que Maria donna naissance à Emma Grün Varga. « Grün » signifie vert en allemand. Mais voilà que vers le mois de juillet, Maria me dit que tout l'argent qu'elle avait fait en Suisse s'était épuisé et qu'elle allait devoir rentrer là-bas pour travailler. Oncle Toto, comme elle avait pris l'habitude de l'appeler, lui avait trouvé un autre emploi comme nourrice chez une famille riche. En plus, il lui offrait de payer ses études de piano. Mais elle ne pouvait pas prendre les deux enfants : elle prit Iuli pour qu'il aille à l'école là-bas, et Emma devait rester quelque temps avec moi. Ce quelque temps devint quelques mois, puis quelques années. Lorsque Maria ramassa assez de sous pour la reprendre, trop de temps avait passé. Elle allait à l'école du village et s'était fait plein d'amis.

Avec le temps, nous sommes devenus une petite famille, elle, mes parents et moi. Malgré les nombreuses lettres, les conversations téléphoniques et même les visites de Maria, Emma refusait de partir d'ici. En plus, elle avait appris à appeler ma mère « maman », et moi j'étais pratiquement sa grande sœur. Pour elle, sa mère était « Mimi » tout court. Emma est restée avec mes parents et, après leur mort, elle s'est occupée de la maison et de leurs terres.

- Et Stéphi. Stéphi, il était où ?

- Toujours en Suisse. Mais voyez-vous, Stéphi, comme vous l'appellez, venait souvent en Roumanie pour visiter sa petite sœur. Parfois même deux ou trois fois par an ! Toutes ses vacances, il les passait ici ! Je sais qu'il demandait souvent à sa petite sœur de rentrer avec lui en Suisse, mais à chaque fois elle refusait en disant que ce n'était pas pour elle.

La boulangère poursuivit son histoire jusque tard le soir. Sur le chemin de retour, j'ôtai mes sandales et laissai l'herbe me caresser les pieds. J'atteignis les limites du village et m'allongeai tranquillement sous un arbre pour m'endormir. Je rêvai d'Emma, telle que je l'imaginais, et de Stéphi, assis tous les deux sur les berges, tranquilles et silencieux, comme deux enfants épuisés après une longue journée de jeux. Mais dans mon rêve, tout se brouilla et Stéphi disparut soudainement, laissant Emma seule, les pieds trempés dans l'eau et le sourire aux lèvres.

Emma

Mme Andrei m'avait glissé un petit billet dans la poche de mon chandail en me murmurant à l'oreille : « Pour toi : l'adresse d'Emma. »

Le lendemain, j'enfilai une longue robe d'été et pris la route vers cette petite ville où j'allais retrouver cette femme mystérieuse. Pourquoi avait-il ressenti l'envie de me cacher

Emma durant toutes ces années ? L'avait-il visitée en Roumanie depuis notre rencontre ?
Quand, et combien de fois ?

C'était une maison de campagne, peinte à la chaux, au toit et aux volets vert foncé. Un remarquable lierre, veineux et feuillé, recouvrait la moitié gauche de la maison, et une clôture blanche, nouvellement repeinte, l'entourait entièrement. J'ouvris le petit portail et entrai dans le jardin où se dessinait un vaste terrain verdoyant. On y distinguait un peu de tout : un vignoble, une petite étable, un poulailler et un pâturage où rumaient quelques chèvres décharnées. Je m'approchai de l'étable, et j'ouvris la grande porte en bois. Des rais de soleil se faufilaient entre les fentes des parois et des particules de poussière virevoltaient dans l'air comme des saltimbanques sautillant au ralenti. Au fond de cette étable diaprée, je la vis de dos : elle était assise sur un tabouret, trayant une vache entièrement noire, si ce n'était l'énorme tache blanche qu'elle avait sur le dos. Au son de la porte se refermant sur elle-même, la femme se retourna brusquement et se leva. Elle portait un pantalon noir, collé à deux jambes longues et musclées, et un t-shirt gris, usé et trop évasé pour sa taille de guêpe, sur lequel était inscrit en anglais : « Cluj-Napoca : The Treasure City of Transylvania ». Je souris.

- Bonjour, me dit-elle en roumain d'une petite voix posée.

- Bonjour Madame, répondis-je, sans rien ajouter.

- Comment puis-je vous aider ? me demanda-t-elle en même temps qu'elle s'essuya les mains avec un chiffon blanc.

Elle avait des cheveux courts et dorés, des yeux mordorés et des lèvres pulpeuses. Quelques mèches lui collaient au front. Elle portait autour du cou un petit médaillon en argent avec une fleur blanche de jasmin.

Elle ne ressemblait pas à Stéphi.

- Êtes-vous bien Emma Varga ?

- Oui. Et vous ?

- Je suis... Je suis la femme de Sté... enfin, de votre frère... de, de Stéphane. Je suis Viviana Varga.

Elle ne broncha pas, mais baissa légèrement le regard. J'aperçus son sourire amer.

- Alors, vous avez sûrement beaucoup à me raconter. Rentrons dans la maison, dit-elle.

Épilogue

Je restai près de trois semaines chez Emma. Au début, comme je ne posais aucune question à propos de son frère, elle ne se pressa pas non plus. Ainsi, elle passait les journées à s'occuper des animaux, de la ferme et de la maison, et ne s'arrêtait que pour manger. Je profitais de ce temps-là pour lui parler de choses dérisoires. Dans le salon, il y avait une petite bibliothèque garnie de biographies de personnages plus ou moins connus.

- Les biographies me fascinent... Tu savais que George Sand vivait de sa plume ? me demanda-t-elle un jour. En la regardant, je me rendis compte qu'elle avait, après tout, quelques caractéristiques de Stéphi : elle était, par exemple, tout aussi laconique et avait parfois les mêmes gestes sereins et irréfléchis. Durant nos conversations, elle me révélait des petits fragments de sa vie. Je laissais ainsi les choses ruisseler doucement.

Curieusement, le troisième soir chez Emma, je me sentais déjà chez moi. On alla dans la cuisine et on s'assit sur deux tabourets autour d'une table en chêne blanc pour y siroter une infusion très aromatisée. Emma se leva et sortit une enveloppe jaunie d'un tiroir sous la table. Elle la glissa vers moi et me regarda droit dans les yeux.

- Pour toi, fit-elle.

Je ne touchai pas à l'enveloppe pendant un bon moment, car j'avais compris de qui elle venait.

On sirota le reste de la boisson en silence, puis elle se leva d'un coup, fit le tour de la table et posa ses lèvres sur ma joue.

- Bonne nuit, ma chère Viviana. On en parlera demain.

Je rentrai dans ma chambre et m'étendis sur le lit de noyer. Les draps sentaient le lilas. Je serrai l'enveloppe contre mon ventre pour calmer la bête qui venait de planter ses griffes en moi. Je pris un grand souffle et la décachetai. Je reconnus aussitôt l'écriture de Stéphi.

J'ai connu autrefois une fille. Elle portait une petite robe verte, gueulait quand elle s'énervait, et son rire irradiait les champs d'avoine à travers lesquels je la chassais des yeux et du cœur. J'ai connu autrefois une fille qui m'a pris par la main et dans un moment d'étourderie, m'a arraché le cœur et s'est enfuie. Inoubliable, elle l'était cette fille ; inoubliable elle le sera jusqu'à mon dernier souffle.

Ton Stéphi.

Emma entra dans la chambre. Je levai un regard stupéfait :

- Je ne comprends pas.

- Il était malade, Vivi. Il... il était très malade. Il ne faut plus chercher. Les réponses sont dans ces quelques lignes.

Un silence tomba soudain entre nous et remplit la chambre petit à petit. Il entra dans tous les recoins de la pièce, entre les meubles, sous le lit, sous les draps.

Elle reprit :

- Il... En fait, il m'a confié cette lettre parce qu'il savait que tu reviendrais ici un jour, sur cette terre qui vous appartient. Il lui restait très peu de temps à vivre et il savait que la seule manière pour toi de comprendre son passé était de me rencontrer... Enfin... de rencontrer tous ceux qu'il a aimés. Et... et il voulait que tu goûtes toi-même à ce pays. Il disait toujours que, pour vraiment comprendre la Roumanie, il faut y vivre. Vivi...

Elle s'arrêta comme pour m'obliger à la regarder.

- Vivi... Il m'a raconté comment il t'avait reconnue ce jour-là, à la gare. Après toutes ces années de séparation, il m'a dit comment il t'avait reconnue du premier coup : ton regard, ton comportement légèrement méfiant, ta petite cicatrice sur le nez. Mais surtout, Vivi, ce que tu ne sais pas, c'est que cela faisait des années qu'il te cherchait... Elle s'assit sur le lit, tout près de moi.

- Tu vois, Vivi, à quinze ans, Iuli vivait avec sa... avec notre mère, en Suisse. Cette année-là, il apprit qu'il avait une maladie incurable au cœur. Les médecins lui avaient donné quelques mois à vivre, voire un an au plus. Tu t'imagines ? Ce n'était qu'un adolescent ! Cela a complètement métamorphosé sa vie. Mais têtu comme il était, il tint le coup bien plus longtemps que prévu. D'une certaine manière, c'est ce qui le poussa à venir me visiter en Roumanie chaque année. Mais surtout, surtout, ma chère Viviana, pour *te* retrouver. Tu aurais dû le voir quand il parlait de vos aventures ! Il en avait pour des heures ! Il secouait les bras dans tous les sens, et bizarrement, il avait toujours une nouvelle histoire à raconter ! Je ne sais pas si j'ai entendu deux fois la même !

J'essayais d'avaler l'énorme nœud qui se figea dans ma gorge.

- Alors chaque année, il revenait seul, à Bucarest, et repassait par la maison de tes grands-parents dans l'espoir de te retrouver.

Mais voilà... tu n'y étais plus. Après quelques années, il abandonna sa quête. Du moins, c'est ce qu'il pensait à l'époque. Tu étais partie pour de bon, et il n'y avait plus rien à faire.

Je me levai et allai à la salle de bains pour me laver le visage. En revenant, Emma était encore sur le lit, recroquevillée comme un colimaçon.

- Mais la gare... On s'est retrouvés à la gare ! repris-je en revenant dans la chambre.

- Je me rappelle le regard de mon frère quand il me raconta les événements de ce jour fatidique. Il revivait chaque instant. Il me disait comment aucun raisonnement logique ne pouvait expliquer cette rencontre inattendue. Et puis, à partir de ce jour, il eut simplement envie de vivre à tes côtés. C'est tout, Vivi. Voilà. C'est tout.

- Et sa maladie alors ?

- Sa maladie... Il y a toujours un revers de la médaille, n'est-ce pas ? Sa maladie le rongait de l'intérieur. Il me raconta plus tard comment, à la gare, il prit la décision de rompre complètement avec son ancienne vie et de tout rebâtir avec toi. Repartir à zéro, avec toi et pour de bon. Une deuxième chance au bonheur, quoi ! Il te cacha son passé, je le sais très bien : le divorce de nos parents, l'humiliation subie par notre mère, ses peines et ses douleurs, les déceptions, sa mort annoncée, la pauvreté, l'immigration, certainement mon refus de partir d'ici – il voulait tout oublier ! Tu comprends, Viviana ? Peut-être était-ce naïf de sa part, mais il y croyait vraiment.

Ma gorge se serra à nouveau. J'avais une envie atroce de crier. J'avais subitement l'impression que Stéphi se tenait là, devant moi, près du lit. Emma me prit dans ses bras. Elle sentait le lait et la menthe. Je poussai un hurlement étouffé, et elle me serra plus fort. Mes ongles laissèrent douze demi-lunes sur sa peau lactée.

- Vivi, ne pleure pas. Ne pleure pas. Il n'a eu aucun regret, aucun. Et il voulait la même chose pour toi. En fait, il n'a vécu que quelques semaines ici. Il t'a caché en partie son passé, c'est vrai, mais au fond, c'était juste pour éviter de te faire plus de mal. Tu vois ?

Ce soir-là, je m'endormis dans la chaleur de ses bras et je fis un rêve. Ce rêve était en fait un souvenir lointain de nous. Il était si réel, presque palpable. Il commença avec un livre de Duras que j'ouvris au hasard : « Il faut commencer à l'envers. Je ne parle pas d'écrire. Je parle du livre une fois écrit. Partir de la source et la suivre jusqu'à la réserve de son eau. »

J'avais commencé à écrire des histoires et des poèmes, quand je l'ai rencontré.

J'écrivais en français, toujours en français.

Tout semblait m'inspirer. Et je l'écoutais jouer de la guitare. Des fragments de son âme se brisaient et ressortaient par ses doigts posés sur les fines cordes de sa guitare. C'était un de ces matins tièdes à Cassis. Le soleil du matin entrait craintivement à travers les persiennes et allumait petit à petit les murs de la chambre. Allongée sur le lit à baldaquin, j'ouvris les yeux et regardai en silence les jeux d'ombres sur le mur. Le clair-obscur se modifiait doucement, continûment. Le temps valsait avec la lumière, cette lumière rose qui caressait le mur, puis toute la chambre. Il se réveilla quelques instants plus tard, il tourna les yeux vers ce mur et se laissa, lui aussi, porter par la danse des ombres claires. Une danse que seule la nature peut nous apprendre, si on sait l'écouter, patiemment. Les moments les plus harmonieux de ma vie, je les ai vécus avec lui.

C'est tout ce qui compte.

Le reste n'est qu'avant et après.

Il joue, et moi, étendue sur le lit, j'écris.

Dans mon rêve, il est sur le tabouret d'ébène. La tête penchée, les cheveux ébouriffés, toujours avec l'allure d'un homme qui vient de se réveiller d'un sommeil ardent. Une mèche plus blonde que les autres lui tombe sur le front. Il ne s'en aperçoit pas. Il reste ainsi, pieds nus, recroquevillé sur ce tabouret, jouant de sa guitare.

Une virgule mélodieuse.

Les moments les plus harmonieux de ma vie, je les ai vécus avec lui. Un fragment heureux sans passé ni avenir. Seulement un pur présent. C'est tout ce qui compte. Le reste n'est qu'avant et après.

Deuxième partie

A. Parcours théorique et réflexif

1. Autofiction et identité(s)

Dans le prolongement de mon roman, il importe de mettre en relief les éléments essentiels liés au concept d'autofiction. Pour asseoir ma démonstration sur des bases solides et claires, je vais me permettre de citer le long passage suivant tiré de l'article de Jacques Lecarme paru en 1984 :

Alors que la critique littéraire du temps confondait sereinement roman, autobiographie et roman d'inspiration autobiographique, le poéticien du récit [Philippe Lejeune] proposait une définition claire (autobiographie = récit en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence quand elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité) et deux traits indispensables : l'identité nominale de l'auteur, du narrateur et du personnage principal, et l'existence, dans le texte ou en marge du texte, d'un « pacte autobiographique », c'est-à-dire d'un contrat de lecture passé entre l'autobiographie et son lecteur. Selon que le pacte est autobiographique, romanesque ou indéterminé, selon que le nom du narrateur-protagoniste est identique à celui de l'auteur, différent de celui-ci ou égal à zéro, il s'agira d'une autobiographie, d'un roman ou d'un genre indéterminé. Cependant, une case aveugle apparaissait dans le tableau : qu'en est-il d'un livre satisfaisant au pacte romanesque, mais dont l'auteur-narrateur-protagoniste est unique ? « Le héros d'un roman déclaré tel – écrivait P. Lejeune en 1973 – peut-il avoir le même nom que l'auteur ? Rien n'empêcherait la chose d'exister, et c'est peut-être une contradiction interne dont on pourrait tirer des effets intéressants. »¹⁶

Cette « case aveugle » a été remplie par Serge Doubrovsky dans son roman *Fils* publié en 1977. Dans son livre sur l'*Autofiction. Une aventure du langage*, sorti en 2008, Philippe Gasparini a fait le point sur le débat entourant l'invention du mot en expliquant qu'en dépit des allégations du critique Marc Weitzmann, selon lesquelles ce serait en fait Jerzy Kosinski

¹⁶ Jacques Lecarme, « La culture en mouvement. Fiction romanesque et autobiographie », dans *Les événements, les hommes, les problèmes en 1983*, Encyclopaedia Universalis France, 1984, p. 417.

qui aurait le premier employé ce terme dans un article portant sur son livre *L'oiseau bariolé*, le véritable inventeur du terme demeure bel et bien Serge Doubrovsky. Ce dernier aurait évoqué cette notion lors de rencontres littéraires auxquelles aurait également participé Kosinski qui, semble-t-il, ne fit jamais mention du terme « autofiction », mais plutôt de « nonfiction ». Doubrovsky enfonça finalement le dernier clou dans ce débat en se servant du terme en quatrième de couverture de son livre *Fils*.

Poursuivons encore un peu dans la genèse de ce terme. Suivant les recherches d'Isabelle Grell, Philippe Gasparini souligne qu'en réalité, Doubrovsky aurait utilisé ce terme, d'abord écrit avec un tiret, dans un brouillon de *Fils* nommé *Le monstre* : « Si j'écris dans ma voiture, mon autobiographie sera mon AUTO-FICTION¹⁷. » Le jeu de mots avec voiture et auto n'aura échappé à personne. Quoi qu'il en soit, ce terme lui serait venu de manière si naturelle qu'il ne s'en serait même pas rendu compte lui-même ! En outre, toujours selon Gasparini, il l'aurait employé par la suite surtout pour des raisons marchandes. Selon lui, personne n'est intéressé à lire la biographie d'un inconnu, ce genre étant réservé aux grands hommes et aux personnages de l'histoire. Il aurait donc voulu rendre *Fils* plus attrayant en utilisant le néologisme d'autofiction.

Mais quelle définition Doubrovsky a-t-il donné à son propre néologisme ? Si l'on se fie aux dires de Gasparini, Doubrovsky aurait intentionnellement cerné la notion d'autofiction de manière assez vague, voulant ainsi échapper à toute classification stricte et rigoureuse. S'appuyant sur *Fils*, l'auteur admet avoir considéré son livre comme un « roman », car ce dernier relevait, en effet, du pacte autobiographique par le fait que le héros-narrateur portait le nom de l'auteur. De ce fait, son texte serait, à première vue, à la fois autobiographique et

¹⁷ Philippe Gasparini, *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris, Seuil, coll. « poétique », 2008, p. 11-12.

romanesque. Cependant, sa découverte littéraire va à la fois s'inspirer *et* s'écarter des deux genres cités plus haut :

Autobiographie ? Non, c'est un privilège réservé aux importants de ce monde, au soir de leur vie, et dans un beau style. Fiction, d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut *autofiction*, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman traditionnel ou nouveau. [...] Le sens de notre vie d'une certaine façon nous échappe, il nous faut donc le réinventer dans notre écriture, c'est cela que, pour ma part, j'appelle *l'autofiction*¹⁸.

Si Doubrovsky utilise son vrai nom dans *Fils*, cela ne signifie pas pour autant que le héros-narrateur-auteur ne recourt pas à la fiction. L'autofiction permet donc à l'auteur de s'inventer, du moins en partie, au cœur de son propre récit.

Afin de mieux cerner les paramètres définissant ce nouveau genre, il faut le distinguer de l'autobiographie. Ainsi, Jacques Lecarme le considère comme un « prolongement légitime, un développement, un renouvellement de l'autobiographie classique¹⁹ » en soulignant que l'autofiction évince le roman autobiographique, permettant ainsi de désigner une nouvelle forme narrative où l'auteur-narrateur-héros ne forment qu'un. Rappelons que Philippe Lejeune s'était demandé ceci en 1975, dans *Le Pacte autobiographique* : « Le héros d'un roman déclaré tel, peut-il avoir le même nom que l'auteur ? Rien n'empêcherait la chose d'exister, et c'est peut-être une contradiction interne dont on pourrait tirer des effets intéressants²⁰. » Même s'il a ouvert la porte en quelques sorte à ce qui allait devenir l'autofiction, il est évident que Philippe Lejeune n'imaginait pas alors son rayonnement phénoménal.

¹⁸ Vincent Colonna, *Autofiction et autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004, p. 237.

¹⁹ Philippe Gasparini, *op. cit.*, p. 174.

²⁰ Vincent Colonna, *op. cit.*, p. 237.

En 1997, Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone ont proposé la définition suivante, qui a le mérite d'être claire et succincte : « Comme critères d'appartenance à l'ensemble dit autofiction, on retiendra d'un côté l'allégation de fiction, marquée en général par le sous-titre *roman*, de l'autre l'unicité du nom propre pour auteur (A), narrateur (N), protagoniste (P). Le premier trait est générique et péritextuel, le second est onomastique²¹. » À l'aune de cette définition stricte, mon roman n'est pas autofictionnel, car il ne répond pas au critère onomastique. En revanche, Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone admettent qu'un certain flou persiste : « Peut-il entrer, dans notre corpus, le cas où le héros présente un nom différent de celui de l'auteur ? Philippe Sollers use volontiers de ces hétéronymes et les a désignés comme "identités multiples rapprochées"²². » On le constate : on ne saurait enfermer l'autofiction dans une définition trop restrictive, car les écrivains contemporains n'ont cessé d'utiliser des chausse-trappes romanesques.

Comme toujours, un nouveau terme et ce qu'il recouvre suscitent des réactions, des remises en question, voire des polémiques. Philippe Gasparini précise que Philippe Lejeune voyait moins dans l'autofiction un genre nouveau qu'une métamorphose du roman autobiographique. Étant tombé sur un article de Doubrovsky dans lequel ce dernier avouait avoir inventé le rêve du personnage d'Akeret qui est au cœur de *Fils*, Lejeune se serait senti trahi par ce manque de sincérité de l'auteur qui tue la confiance du lecteur et renverse le pacte autobiographique : « Aux yeux de Philippe Lejeune, cette stratégie "machiavélique" avait quelque chose de "provocant", de gênant, sinon de répréhensible²³. » Cependant, Gasparini note que l'inventeur du concept n'a jamais perçu sa vie comme un tout, mais

²¹ Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone, *L'autobiographie*, Paris, Armand Collin, coll. « U », série « Lettres », 1997, p. 275.

²² *Ibid.*

²³ Philippe Gasparini, *op. cit.*, p. 79.

plutôt comme des fragments épars et inexacts qu'il fallait remplir ou coller ensemble par des éléments fictifs qui naissaient uniquement à travers l'acte d'écriture.

Pour sa part, Gérard Genette a donné un sens nouveau à cette notion. Dans sa recherche d'un genre pour *À la recherche du temps perdu*, il a repris le terme d'« autofiction » pour qualifier le grand œuvre de Proust qui est, selon son étudiant de l'époque Vincent Colonna et lui, purement fictionnel. Genette cite aussi *La Divine Comédie* de Dante et ne se gêne pas pour traiter de menteurs tous les auteurs d'autobiographie ayant recours à cette catégorie pour définir leur texte : « Genette valide donc l'emploi du mot pour désigner les récits projetant (un héros identifiable à) l'auteur dans des situations manifestement imaginaires²⁴. »

De plus, Genette trouvait la définition de Doubrovsky un peu trop floue puisqu'elle englobait, en fin de compte, tous les textes à la première personne dont le lecteur doutait de la vraie référentialité. Finalement, le narratologue propose que tous les récits se rangeant entre le roman et l'autobiographie soient groupés dans la catégorie d'autofiction.

Il y aurait évidemment beaucoup à dire sur l'autofiction. En fait, on pourrait consacrer une thèse entière uniquement à la fortune théorique et pratique de l'autofiction. Je tiens à clore cette partie en faisant miens les propos de Robert Yergeau, qui ont l'avantage de lier autofiction et identité, thème qui se situe au cœur de ma démarche créatrice et réflexive :

Du Genette de *Fiction et Diction*, au Derrida d'*Otobiographies*. *L'enseignement de Nietzsche et la politique du nom*, à la thèse de doctorat de Vincent Colonna [parue par la suite sous le titre *Autofiction et autres mythomanies*], il y aurait tout un champ taxinomique et sémantique à cultiver [à propos de l'autofiction]. Avant d'en arriver aux deux romans en jeu (en je) [en référence aux romans de Pierre Raphaël Pelletier qui font l'objet de l'article de Yergeau], j'aimerais toutefois mettre en relief le linéament discursif qui lie l'autofiction à l'identité. À propos de certains livres de Robbe-Grillet (*Le miroir qui revient*, *Angélique ou l'enchantement* et *Les derniers*

²⁴ *Ibid.*, p. 116.

jours de Corinthe), Barbara Havercroft évoque « une série d'identités flottantes et fissurées ». Régine Robin, quant à elle, multiplie les variations sur le sujet, l'identité et la fiction : ici, il s'agit de l'« identité meurtrie qui se déconstruit sans arrêt » ; là, de l'expérimentation « dans le texte [du] fictif de l'identité » ; ailleurs, « [l']autofiction, c'est, en quelque sorte, l'identité narrative se reconfigurant, mais se défaisant en même temps qu'elle se tisse »²⁵.

Je ne saurais dire si c'est l'autofiction qui a permis la mise en mots de ces identités polymorphes ou si ce terme générique est commode pour les réunir de manière arbitraire. En revanche, je peux soutenir que ma quête identitaire a trouvé, dans ce que l'on nomme l'autofiction, au-delà des divergences que ce terme a entraîné, un creuset apte à recevoir mon projet créateur.

2. L'OUBLI, LA FIGURE DE L'ÉTRANGER ET L'ALTÉRITÉ

Une quête identitaire a partie liée, à des degrés divers, avec la mémoire et l'oubli. En outre, elle peut déboucher sur une réflexion au centre de laquelle s'impose la figure de l'étranger que permet de mieux comprendre la notion d'altérité. Je vais développer ces divers éléments dans les pages qui suivent.

2 a) « L'oubli de l'être »

Dans le cadre de sa réflexion concernant l'être et son rapport au temps, Kundera explique que le rôle primordial du roman est de mettre en question le sens de l'être par le biais des personnages, de ses visions du monde et de ses interrogations. Ce faisant, le romancier aborde la question de « l'oubli de l'être », formule qu'il a empruntée à Heidegger²⁶. L'être est perpétuellement préoccupé par le milieu dans lequel il vit et par les diverses interdépendances qui s'y rattachent. Ainsi dans la société contemporaine, qui repose

²⁵ Robert Yergeau, « Pierre Raphaël Pelletier : un cri autofictionnel », *La littérature franco-ontarienne : voies nouvelles, nouvelles voix*, s. la dir. de Lucie Hotte, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2002, p. 216.

²⁶ Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 76.

largement sur ce que Kundera nomme le « kitsch », l'être se voit poussé dans une sorte d'oubli absolu : l'oubli de l'autre, l'oubli de l'histoire, l'oubli de soi-même et de ses propres valeurs.

Dans *L'insoutenable légèreté de l'être* Kundera indique que le kitsch ne se limite pas à une simple définition d'éléments de mauvais goût. En effet, selon le romancier, ce terme allemand apparu au milieu du XIX^e siècle constituerait essentiellement un voile mensonger qui, prétendant revendiquer le beau et le nouveau, se pose sur toutes les vérités, cachant ainsi tout ce qui, dans sa conception, n'est guère convenable. « Le kitsch [...] est la négation absolue de la merde [...]. [Il] exclut de son champ de vision tout ce que l'existence humaine a d'essentiellement inacceptable²⁷. » Le kitsch est donc un écran qui rejette le questionnement nouveau et occulte la réalité concernant des éléments fondamentaux, notamment, selon l'énumération de l'écrivain, l'amour, la mort, le communisme, les guerres.

Kundera précise que, dans son inquiétude face à la mort, l'être est prédisposé à se réfugier dans l'illusion du kitsch afin d'oublier une réalité à laquelle il refuse de faire face. « Avant d'être oubliés, nous serons changés en kitsch. Le kitsch, c'est la station de correspondance entre l'être et l'oubli²⁸. » Cela dit, l'homme dispose d'une arme : l'acte de s'interroger. Le roman peut et doit être le catalyseur de cet acte. Le roman peut et doit dénoncer la dimension trompeuse du kitsch, tout en proposant à l'homme de nouvelles manières d'envisager le monde.

Dans une autre perspective, Kundera renoue avec la théorie de l'éternel retour de Nietzsche, selon laquelle la même vie se répéterait à l'infini ; par le fait même, un sentiment de légèreté se dégage de cette philosophie : si tout se répète tel quel, plus rien n'a

²⁷ Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être* (traduit du tchèque par François Kérel), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989, p. 357.

²⁸ *Ibid.*, p. 406.

d'importance ni de signification, donc les choses n'ont plus de poids. La légèreté est un thème central de la pensée de Kundera dont les personnages sont souvent en proie à une certaine sensation d'apesanteur puisqu'ils n'ont aucun véritable contrôle sur leurs vies : « L'homme ne peut jamais savoir ce qu'il faut vouloir car il n'a qu'une vie et il ne peut ni la comparer à des vies antérieures ni la rectifier dans les vies ultérieures²⁹. » Dans la succession systématique d'une série d'occurrences déterminées par des facteurs externes (politiques, techniques, sentimentaux, etc.), l'homme se retrouve dépourvu de tout contrôle et disparaît progressivement dans cette masse d'information et de faussetés, jusqu'au jour de sa mort, qui sera oubliée aussi définitivement.

Pour bien illustrer cette notion, je prendrai, en guise d'exemple, Meursault, le protagoniste de *L'étranger*. À la lumière d'une lecture de *L'étranger*³⁰ qui met en perspective la notion de l'« oubli de l'être », le lecteur remarquera à quel point Meursault est en fait le jouet du destin dans un univers qui l'a mis à l'écart, le rendant étranger non seulement à son milieu et aux autres, mais aussi à lui-même.

Ce sentiment d'étrangeté se manifeste tout d'abord sur le plan de la parole. Issu d'une mère qui « passait son temps à [le] suivre des yeux en silence³¹ » à longueur de journée et d'un père absent, Meursault s'accoutume rapidement à un contexte où la parole n'exerce pas une fonction déterminante. Ainsi parle-t-il de lui-même toujours à la première personne et ne livre-t-il jamais la moindre information sur ses sentiments profonds. Il incarne l'existence absurde d'un homme pris entre un souffle de vie et un monde du silence. Réduit au silence, il flotte d'un instant à l'autre, d'un désir à l'autre, que ce soit manger *Chez Céleste*, coucher avec Marie ou se reposer au soleil sur une plage. Il ne pose jamais de questions, et lorsqu'il

²⁹ *Ibid.*, p. 19.

³⁰ Albert Camus, *L'étranger*, Paris, Gallimard, 1961.

³¹ *Ibid.*, p. 12.

est, à son tour, interrogé, il répond passivement et sans réelle envie de livrer une réponse, ne sachant jamais vraiment quoi dire.

Meursault est étranger à tout ce qui l'entoure, y compris au langage. En effet, le premier constat que fait le lecteur est l'économie des mots du protagoniste, qui dévoile progressivement une véritable méfiance à l'égard de la parole en s'obstinant dans son mutisme. Quand il lâche quelques paroles (qui, notons-le, appartiennent à un registre assez limité), il n'émet jamais une opinion claire et définie, même lorsqu'il s'agit de sujets importants, tel le mariage. « Marie [...] m'a demandé si je voulais me marier avec elle. J'ai dit que cela m'était égal et que nous pourrions le faire si elle le voulait³². » De manière générale, il évite de se justifier sur quoi que ce soit, tout en refusant de jouer le jeu juste pour plaire aux autres.

Si Meursault se refuse à tout engagement, il n'est pas pour autant un personnage insensible (ce dont il est finalement accusé durant son procès.) En réalité, il est animé par les plaisirs de la vie (la mer, le soleil, les femmes, etc.) et, paradoxalement, par un élément qui le conduira à sa perte : le refus de mentir. À la lumière de ces précisions, le lecteur comprend que Meursault est un être propulsé dans un monde au sein duquel il existe sans toutefois y participer activement. Il poursuit son train-train quotidien en s'y impliquant le moins possible. Pour lui, la parole est quelque chose de presque inutile, et s'il s'en sert, c'est simplement pour ne pas indisposer les autres. Tout se passe comme si, secrètement, il aurait même préféré qu'on lui souffle à l'oreille ce qu'il fallait dire pour éviter tout embarras. « Il [Raymond] m'a dit qu'il fallait que je lui serve de témoin. Moi, cela m'était égal, mais je ne

³² *Ibid.*, p. 64.

savais pas ce que je devais dire. Selon Raymond, il suffisait de déclarer que la fille lui avait manqué. J'ai accepté de lui servir de témoin³³. »

La société dans laquelle vit Meursault n'est pas apte à comprendre les manifestations de ce personnage, perçues comme non conformes à la norme. Cette situation est attestée durant son procès lorsque les témoins appelés à la barre indiquent à quel point le fait que Meursault ait refusé de voir pour une dernière fois le corps inerte de sa mère ou de ne pas avoir manifesté du chagrin durant son enterrement est tout à fait condamnable. Alors qu'il indique se sentir « de trop » à son propre procès, Meursault n'a, en fait, jamais occupé une véritable place dans la société qui s'est attachée à le couvrir d'un voile de silence pour finalement le condamner à mort. Il devient un paria, non pas forcément pour avoir transgressé la loi en tuant l'Arabe, mais plutôt pour ne pas avoir manifesté les sentiments espérés par les autres. Je retiens ainsi la dernière remarque du procureur : « J'accuse cet homme d'avoir enterré sa mère avec un cœur de criminel³⁴. »

Meursault prend, en quelque sorte, conscience de ce qui lui arrive lorsqu'il justifie son meurtre en blâmant le soleil qui le gênait. Par cette justification, il se trouve ridicule, mais la veille de son exécution, il retrouve son calme, comme s'il avait surpassé moralement ce qui allait lui arriver :

Devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.³⁵

³³ *Ibid.*, p. 58.

³⁴ *Ibid.*, p. 167.

³⁵ *Ibid.*, p. 172.

Il ne se sent plus exclu, mais ne voyant pas l'intérêt de se révolter, et étant fidèle à lui-même, il s'accommode parfaitement de cette fin qui est, tout compte fait, aussi absurde que sa vie.

En demeurant sensible à la notion d'étranger, le lecteur attentif comprendra également son rapport au langage. En effet, c'est par la parole que la perception de l'autre peut changer. Pour l'étranger, la parole est d'une très grande importance, car ce n'est qu'à travers elle qu'il peut faire voir à l'autre l'essence de son être. Dans le volet création, on retrouve plusieurs passages où des personnages font face aux défis langagiers qui sont, tout naturellement, imposés par la société. Il suffit de penser, à titre d'exemple, au personnage de Maria Varga qui affronte sur ce plan des moments difficiles en Suisse.

Elle souffrait la pauvre petite à cause des regards et des propos méchants auxquels elle ne répondait jamais au début par peur de mal s'exprimer dans la langue d'accueil. [...] La première année, elle redoubla d'efforts pour apprendre le français : le soir, en rentrant du travail, elle passait des heures à lire des romans de Maupassant.³⁶

Dans ce pays à la fois d'accueil et de refuge, elle est impuissante face aux forces de la société qui la catégorise en se basant uniquement sur sa condition sociale et sa situation familiale. En conséquence, la jeune femme comprend rapidement le besoin d'apprendre le français afin de pouvoir s'exprimer, voire se justifier.

De plus, je signalerai la relation quasi dépourvue de parole entre Maria et le magicien d'origine tzigane, qui constitue également un bon exemple de l'interaction entre l'étrangeté de l'autre et le besoin de parole. En fait, ce qui attire véritablement Maria vers cet homme c'est bien son exotisme, ce sentiment d'un ailleurs nouveau et inexploré. Leur courte relation repose sur une quasi-mutité : le langage commun n'existe pratiquement pas, et les deux personnages se laissent absorber par une communication à l'état brut, presque sauvage. De ce

³⁶ Voir p. 54.

fait, en l'absence de la parole, la dimension étrangère s'amplifie, car ils n'arriveront pas à aller en profondeur dans leurs expériences et leur vécu.

2 b) Le roman comme rempart à l'oubli

Milan Kundera fait également voir à son lecteur comment les romans européens constituent un véritable tissage du passé commun à tous les êtres. Dans la section qui suit, je tenterai de démontrer l'importance du roman dans la préservation d'une mémoire historique qui doit éclairer le présent. De fait, à travers cette forme d'art qu'est le roman, le passé est mis au service du présent.

Dans *L'art du roman*, Kundera explique comment les romans de tous les temps constituent en fait d'importants tissages de l'Histoire. Le roman est, comme la musique ou la peinture, un art à part entière et continue, depuis le début de ce qu'il nomme les « Temps modernes », à étendre son territoire et à chercher de nouvelles manières d'interpréter et d'illustrer la réalité commune. Dans le cadre de ce tissage entre le romanesque et l'historique, chaque écrivain ne tenterait pas, à son tour, de *poursuivre* le chemin de ses prédécesseurs, mais plutôt de *découvrir* ce que ces derniers ont omis. Autrement dit, ils ont essentiellement la mission de révéler de nouvelles visions, évoluées et inexplorées, de notre existence et des sociétés : « Le roman qui ne découvre pas une portion jusqu'alors inconnue de l'existence est immoral. [...] La *succession des découvertes* (et non pas l'addition de ce qui a été écrit) fait l'histoire du roman européen³⁷. »

Kundera pose, de manière implicite, une question fondamentale : si le roman a perdu ses anciennes raisons d'être, comme l'aventure, la guerre pour la gloire de la patrie ou la confrontation de deux héros luttant pour la main de la plus belle femme au monde, à quoi

³⁷ Milan Kundera, *L'art du roman*. p. 16.

bon préserver les romans et continuer à interroger les aspects historiques qu'ils renferment ? Pourquoi ne pas laisser le passé aux livres d'histoire ou aux manuels scolaires ?

Les romans servant de creuset à la mémoire humaine polymorphe, il est primordial de continuer à les interroger afin de comprendre des éléments importants de l'histoire le plus souvent occultés dans les textes historiques. À l'encontre de l'historiographie qui écrit l'histoire de la société, et non celle de l'homme, les événements historiques de ses romans ont souvent été négligés par les historiens, car ces derniers ne les considéraient pas d'une très grande importance³⁸. « La situation historique n'est pas ici un arrière-plan, un décor devant lequel les situations humaines se déroulent, mais en elle-même une situation humaine, une situation existentielle en agrandissement³⁹. » Ainsi, lorsqu'un roman retrace, par exemple, les événements d'une guerre à l'aune des expériences d'un personnage, surgissent de nouvelles informations et de multiples aspects et événements d'ampleurs variées. Du coup, le lecteur est exposé à une *autre* dimension de l'histoire.

Par ailleurs, Kundera souligne l'importance du roman dans la préservation d'une mémoire historique en précisant que ce qui importe aujourd'hui est de ne plus limiter la question du temps à sa seule dimension mémorielle, mais plutôt de l'élargir à un espace de temps collectif, notamment celui concernant l'histoire de l'Europe. Dès lors, le roman doit franchir les limites temporelles de la vie d'un personnage comme ce fut (trop) souvent le cas (pensons ici à Emma Bovary pour ne citer qu'un exemple) et « faire entrer dans son espace plusieurs époques historiques⁴⁰ ». Le personnage doit dépasser la vision unique de l'époque dans laquelle il vit, ne pas se contenter d'informations médiatiques superficielles, et, par le fait même, tenir compte d'enjeux sociopolitiques plus larges pour que le genre romanesque

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. 58.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 28.

acquière (retrouve) tout son sens. L'écrivain contemporain a donc le devoir de réveiller ses lecteurs.

Pour mieux illustrer cette idée de Milan Kundera, prenons en guise d'exemple *Une journée d'Ivan Denissovitch* d'Alexandre Soljenitsyne⁴¹. L'écrivain a cherché à faire connaître et comprendre aux lecteurs, par l'entremise du narrateur, un archétype du paysan russe, la terrible réalité de l'expérience concentrationnaire qui toucha plusieurs générations. Une histoire personnelle est ainsi enfermée dans une période historique. Le livre se déroule en l'espace d'une seule journée ; dès la première page, le lecteur est plongé dans le drame d'Ivan Denissovitch Choukhov, ce « zek⁴² » arrêté par les forces de sécurité et envoyé au goulag sous prétexte de trahison. En entrant dans la tête de ce paysan russe, le lecteur est confronté à tout un univers historique qui illustre de manière brutale mais aussi sarcastique et humoristique autant la bestialité que l'absurdité du système communiste. Comment ne pas être stupéfaite par les descriptions de la vie dans les goulags alors que des millions de personnes sont mortes d'épuisement, de froid, de malnutrition ou ont été exécutées ? Avec le temps, comme tout grand roman, *Une journée d'Ivan Denissovitch* a fini par incarner une période de l'Histoire que son lectorat ne peut oublier.

2 c) L'altérité

J'aimerais maintenant réfléchir au concept d'altérité qui touche de près la problématique de l'immigrant, au cœur de mon texte de création. L'étranger fait face au regard de l'autre qui redouble en intensité lorsqu'il vient d'un groupe entier. Qu'est-ce qu'un

⁴¹ Alexandre Soljenitsyne, *Une journée d'Ivan Denissovitch* (traduit du russe par Lucia et Jean Cathala), Paris, Julliard, coll. « Domaine étranger », 1975.

⁴² En U.R.S.S., nom donné aux détenu(e)s des goulags. Le zek est une personne qui a commis pour seul crime le fait d'avoir été prisonnier des Allemands, d'avoir eu un parent riche fermier ou d'être demeuré religieux.

étranger et en quoi se distingue-t-il de moi ? Il semblerait que cet être venu d'ailleurs soit en fait à la recherche de nouvelles racines qui lui permettraient de renouer avec les deux « moi » : celui délaissé (et souvent martyrisé), et celui qui naît sur le sol d'accueil.

Le terme « étranger » dérive de « estrangier », verbe transitif signifiant « éloigner⁴³ ». Ce qui m'est proche m'est familier, et inversement, ce qui est éloigné est différent de moi : c'est l'inconnu, le redouté. L'adjectif et le nom « étranger », qui apparaissent tardivement (vers 1389), signifient « ce qui est d'un autre pays, par rapport à ce qui n'appartient pas à un groupe familial, social ou à un ensemble [...], ce qui n'est pas connu ou n'est pas familier⁴⁴ ».

Dans *Les dépouilles de l'altérité*, Daniel Castillo Durante met en relief l'importance du langage dans la compréhension de la problématique de l'altérité. M'intéresse sa démonstration de l'étranger considéré sous l'angle du malaise culturel dans lequel vient s'articuler la notion de langage. Il prend comme exemple le Martiniquais, mis de l'avant par Edouard Glissant, qui finit par se poser une question fondamentale : quelle langue parler ? Le français des maîtres ou le créole ? Ce dilemme récurrent se manifeste chez de nombreux autres peuples. Par exemple, « [a]u Pérou, le quechua [...] n'a aucune valeur. Le fait même de le parler est perçu comme une tare culturelle, car il est associé aux classes défavorisées⁴⁵. » Dans ce contexte, j'ai ressenti immédiatement un certain malaise identitaire chez l'autochtone péruvien qui doit, malgré lui, exprimer sa diversité dans une langue commandée par le colonisateur.

⁴³ Philippe Ménard et Emmanuèle Baumgartner (s. la dir. de), *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, Paris, éd. Encyclopédies d'aujourd'hui, coll. « Livre de poche. La Pochothèque », 1996, p. 1331.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Daniel Castillo Durante, *Les dépouilles de l'altérité*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2004, p. 41.

L'étranger est un thème repris par de nombreux écrivains ayant fait l'expérience de l'exil et de l'expatriation. Dans le roman de Sergio Kokis⁴⁶, *Le pavillon des miroirs*, le lecteur rencontre l'étranger revêtu d'un masque dans la société d'accueil. En effet, ce déguisement figuré, mais tout aussi visible pour celui qui en est conscient, lui permet de se mouler à la société d'accueil et d'y passer plus ou moins inaperçu. S'il n'avancait pas masqué, il serait très vulnérable, ce qui précipiterait sa perte. Mais notons également que ce masque a un caractère double. Cette ambiguïté de la doublure se présente dans le fait que l'être humain, par nature, porte déjà un masque lorsqu'il est en société. Il évite de se mettre complètement à nu devant l'autre afin d'occulter sa vulnérabilité innée. La fragilité de l'homme est l'élément clé de son caractère, dont il a lui-même peur. Il craint d'être trompé ou de s'abaisser devant l'autorité.

Dans *Le pavillon des miroirs*, le narrateur est donc doublement masqué, car il cherche à se confondre dans la masse des individus qui se ressemblent tous, ainsi que dans cette société trop nouvelle ou trop éloignée de la nôtre, pour qu'on puisse y entrer dans toute sa complexité. Le masque protège l'étranger du monde en lui offrant la circonstance et la possibilité de développer son propre monde à lui. Ce monde est essentiellement critique de la société dominante. Mais cette cloison lui permet de prendre en note des éléments qui échappent à celui qui y est déjà bien intégré et qui ne fait que suivre aveuglement les règles en rigueur. C'est donc un cloisonnement qui peut être particulièrement utile, car il permet le développement d'une pensée qui place le sujet dans un contexte plus vaste et qui l'ouvre à un monde plus étendu. « Je demeurais en suspens, plus étranger que jamais, à la fois sans prise sur ce monde nouveau et sans attache avec ma vie d'autrefois.⁴⁷ », observe le narrateur.

⁴⁶ Sergio Kokis, *Le pavillon des miroirs*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels poche », 1994.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 206.

Cela dit, l'étranger ne serait-il pas également sensible aux masques des autres immigrants qui, tout comme lui, mettent un masque en public ? Le narrateur, ayant séjourné en France, fait la connaissance d'un « Portugais qui vivait à Strasbourg [...] [et] qui maîtrisait comme nul autre le rôle de Français. Il était toujours sérieux et surveillait sans répit sa propre personne, comme s'il était sur scène⁴⁸. » Mais lorsqu'ils étaient seuls, ce personnage se démasquait aussitôt. Cette transition si frappante permet au narrateur de prendre conscience de l'importance malheureuse du port du masque.

C'est ici que la parole peut jouer un rôle cathartique. Comme l'indique Daniel Castillo Durante, dans *Les dépouilles de l'altérité*, « dans l'espace du roman, le langage est d'ailleurs la seule réalité possible [...]. En s'écrivant, le mélancolique essaie de saisir ce qu'il a perdu⁴⁹. » Le narrateur du roman de Sergio Kokis utilise les mots d'une autre langue pour exprimer ce qu'il ressent et éprouve. Pour Daniel Castillo Durante, « le langage est fondamental pour comprendre la problématique de l'altérité [...], la parole vise le transfert d'une spécificité propre à l'un vers l'autre⁵⁰ ». C'est donc à travers la parole de l'autre que l'étranger parvient à laisser tomber son masque, exposant ainsi son visage nu.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 203.

⁴⁹ Daniel Castillo Durante, *Les dépouilles de l'altérité*, p. 197.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 39.

B. Retour critique sur *L'Exil dans son labyrinthe*

1. Enjeux autofictionnels

L'Exil dans son labyrinthe est un texte autofictionnel dans la mesure où il comprend des fragments de mes expériences et de mes souvenirs personnels enchâssés dans une diégèse.

Tenant compte de mon intention originelle – celle de reprendre une série de vrais souvenirs pour les transposer dans un récit de création –, le personnage qui demeure le plus fidèle à moi-même est celui de Viviana. Le récit de son enfance jusqu'aux premiers jours d'école au Canada repose, dans presque sa totalité, sur de vrais souvenirs. Même si j'ai modifié leurs noms, Iuli, M. Vranciu, Nona et Dodo ont réellement existé. La première partie de mon texte est donc fidèle à des situations vécues. Par la suite, l'histoire de Viviana emprunte un chemin imprévu et entièrement fictionnel. En plus de ne pas m'être identifiée à mon narrateur-protagoniste par l'emploi de mon vrai nom, ma biographie n'a nourri cette partie du texte que de manière détournée, en posant une base composée de quelques souvenirs épars à partir desquels les personnages ont évolué de manière indépendante.

Ayant vu le jour en Roumanie, pays éloigné (en regard du Canada) et souvent méconnu, je suis arrivée au Canada, où je me suis heurtée à deux nouvelles cultures, largement différentes l'une de l'autre : anglophone et francophone. Paradoxalement, bien qu'elles se distinguent par de nombreux aspects, je me suis néanmoins assimilée aux deux, me donnant aujourd'hui le sentiment de porter trois cultures en moi. C'est donc cette hybridité, si l'on veut, qui m'a guidée dans la rédaction de mon roman. Un premier fait, qui est sûrement des plus essentiels, repose donc sur cette dimension pluriculturelle de Viviana

qui naît en Roumanie et immigre au Canada, où elle est confrontée à un nouvel univers scindé par deux langues étrangères.

Le lendemain, alors que j’attendais sagement devant la salle de cours, un clown m’ouvrit la porte, me sourit, et me dit quelque chose, mais je ne compris rien du tout. [...] Puis il s’arrêta d’un coup sec, tourna les talons et se dirigea vers le tableau où, épuisé et suant, il inscrit en grandes lettres le premier mot que j’appris au Canada (français ou anglais ?) : HALLOWEEN.⁵¹

C’est ainsi qu’à la lumière de cette précision, on trouvera dans mon roman plusieurs autres situations auxquelles se rattache mon propre vécu. Cependant, il est important de noter que ce sont surtout les descriptions des lieux qui constituent les éléments les plus étroitement liés à mon expérience personnelle.

Parmi ces lieux réels, il y a la maison de mes grands-parents, la Transylvanie dans son ensemble et Bucarest (la ville de mon enfance) :

Pourtant Bucarest cache un secret. [...] il respire en cachette dans les vieux arbres dont les branches s’entrecroisent par-dessus la rue de mon enfance. [...] Il survit dans les livres qui se passent entre les mêmes mains. On le sent l’été, dans les couloirs vides des universités, dans les petits cafés, dans les cours intérieures des librairies et dans les maisons de vieilles connaissances.⁵²

Cela dit, je tiens à préciser que mon roman n’a pas pour but de rendre publique l’histoire de ma vie et de ma famille. Loin de là. Plus simplement, ayant ressenti un certain besoin d’écrire à propos de l’acte de remémoration d’un vécu composé par un ailleurs et un ici, un passé et un présent, j’ai choisi de formuler mes pensées à travers un texte autofictionnel qui finit par se concrétiser dans l’histoire de deux personnages liés par un même passé.

⁵¹ Voir la p. 26.

⁵² Voir la p. 31.

Autrement dit, ma démarche d'écrivaine repose essentiellement sur deux éléments : le retour sur un passé fragmentaire et l'expérience de l'exil. À partir de ces deux composantes, j'ai voulu donner vie à des personnages fictionnels qui passent essentiellement par une quête de leur passé. Ce sont des êtres qui, par-dessus tout, désirent comprendre. Comprendre quoi exactement ?

Comprendre tout d'abord leur rapport au passé (à quoi servent les souvenirs d'enfance) ; comprendre pourquoi il est inutile de renier ses racines, car, qu'on le veuille ou non, elles façonnent notre identité première, mais aussi, comprendre comment on peut considérer deux, voire trois langues, comme étant nos langues maternelles. Par exemple, Stéphane était à la recherche de son passé (chaque année, il allait visiter sa sœur Emma en Roumanie, tout en cherchant inlassablement son amie d'enfance). Au moment où il retrouve finalement Viviana à la gare, ses recherches prennent fin. Pour lui, c'est là que sa première vie s'arrête, et qu'il décide de renaître une seconde fois, en ne vivant que l'instant présent, auprès de Viviana. Dans le passage ci-dessous, Emma explique à Viviana le parcours que Stéphane a emprunté pour la retrouver :

Chaque année, il revenait seul, à Bucarest, et repassait par la maison de tes grands-parents dans l'espoir de te retrouver. [...] Oui, effectivement, jusqu'au jour fatidique dans la gare. [...] aucun raisonnement logique ne pouvait expliquer cette rencontre inattendue. [...] à partir de ce jour-là, il eut simplement envie de vivre à tes côtés. [...] C'est tout.⁵³

Dans le but de mieux illustrer ce croisement entre la fiction et la réalité sur lequel repose l'autofiction, je m'attarderai au roman de Perec évoqué plus tôt, *W ou le souvenir d'enfance* qui constitue un excellent exemple de ce genre littéraire. En lisant ce roman, tout lecteur est frappé par le virage inopiné qui se produit à mi-chemin. En passant d'une quête mémorielle du narrateur et de ses tentatives de cerner, tant bien que mal, son enfance tombée

⁵³ Voir la p. 57.

presque entièrement dans l'oubli, à un espace utopique décrivant une société obsédée par le sport, on ne peut que se demander où se trouve le lien entre ces deux parties a priori indépendantes l'une de l'autre. Après réflexion, on constate qu'en fait, la fiction vient se conjuguer à l'autobiographie afin d'éclairer le processus de remémoration du narrateur, ainsi que certains éléments de son passé.

Tout d'abord, je noterai plusieurs points communs entre l'espace autobiographique dans le texte de Perec et le mien dans *L'exil dans son labyrinthe*. L'absence de souvenirs, le plus notable de tous les éléments en question, constitue une source de réconfort autant pour Viviana que pour le narrateur de Perec. La mémoire imparfaite et le manque général de souvenirs ne semblent pas affecter, du moins au commencement de l'histoire, ces deux personnages qui y trouvent même une certaine tranquillité d'esprit.

Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré : sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence, me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elles, sinon précisément de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente.⁵⁴

Parallèlement, Viviana affirme que, avec le temps, elle s'habitua à ses trous de mémoire qui semblaient ne plus déranger personne, même ses parents.

Les deux narrateurs ne voient pas non plus la nécessité de combler cet espace obscur par des souvenirs concrets, car ils ne sont pas conscients du fait que là repose la source du vide qui les habite. Ils ressentent un certain malaise par rapport à la vie, au train-train quotidien, mais ce n'est qu'en prenant conscience de l'importance de comprendre leur passé qu'ils se lancent dans une quête mémorielle.

⁵⁴ Georges Perec, *W ou souvenirs d'enfance*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1993 [1975], p. 17.

Aussi, les deux protagonistes se fient surtout sur une recherche de vieux objets et de documents, ainsi que des témoignages. Ces éléments forment un lien fragile, presque fictif qui unit Perec aux autres membres de sa famille et Viviana à son enfance.

Si Perec se tourne brusquement dans la direction opposée à celle de l'autobiographie, c'est-à-dire vers la fiction, en décrivant la société de l'île de W, près de la Terre de feu, qui ne peut, au premier abord, avoir aucun lien avec sa vie, c'est bien pour illustrer de manière assez choquante et inattendue l'absurdité des événements historiques qui lui ont enlevé ses parents (présumés morts dans des camps de concentration). L'absence de ses parents et la vraie cause qui la sous-tend sont aussi dépouillées de logique que le saut dans l'univers utopique d'un dénommé Gaspard Winckler, ce personnage qui affronte son propre passé vécu dans l'île de W. De plus, dans le but d'illustrer son impuissance en tant qu'enfant face aux tragédies dont il fut victime dans les premières années de sa vie (devenu orphelin, il est obligé de vivre dans diverses pensions de Villard-de-Lans), Perec décrit dans son roman la faiblesse de l'individu dominé par une autorité absolue et cruelle qui fait fi de toute émotion ou dimension humaine. L'écriture devient donc un des moyens, sinon le seul, qui permet de se réconcilier avec l'Histoire et avec le fait que des ombres considérables planeront à jamais sur son passé personnel.

La citation de Raymond Queneau que Perec cite en épigraphe renforce cette notion de reconstruction émotive par le biais de l'écriture, en forçant le lecteur à y répondre : « Cette brume insensée où s'agitent des ombres, comment pourrais-je l'éclaircir ?⁵⁵ » En réalité, son roman est la réponse à cette question : c'est l'écriture, et elle seule, qui, au moyen d'un mélange entre fiction et réalité, peut rétablir notre vécu.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 12.

2. Structure romanesque

En lisant les premières sections de *L'Exil dans son labyrinthe*, le lecteur a peut-être été dérangé par la temporalité narrative non linéaire. Ce procédé est peut-être maladroit, sinon éculé. Mais je voulais, par cette façon de faire, que la structure même du texte témoigne de l'incohérence et des soubresauts de la mémoire de la narratrice. Le va-et-vient entre les souvenirs d'enfance et ceux d'un passé plus récent atteste la représentation imparfaite (trouée, sélective) de la mémoire. Le lecteur est donc confronté à la mémoire de Viviana qui se tisse au fur et à mesure que l'histoire avance.

Pour mettre en valeur cette mémoire qui se construit comme un puzzle, j'ai choisi une narration fragmentaire à la première personne. De fait, j'ai voulu que mon texte reflète la vision largement morcelée de Viviana par rapport à son passé. Par exemple, le rapport de la narratrice à son enfance est hautement problématique, car, pendant de longues années, elle a été effacée de son esprit :

Durant mon adolescence, ce vide mémoriel inquiétait souvent mes parents. On aurait dit que mon enfance en Roumanie n'avait jamais existé – qu'elle n'était qu'une histoire invraisemblable, un souvenir préfabriqué. Pourtant, les autres en attestaient, et je les écoutais sagement le soir, auprès d'un feu de cheminée.⁵⁶

Cette recherche de la mémoire perdue repose en quelques sorte sur deux exils : un premier, physique (la narratrice rompt avec son pays natal), et un second, psychique (la narratrice fait une découverte qui la ramènera en Roumanie et lui permettra de découvrir son passé commun avec son mari).

La narratrice est perdue dans des souvenirs épars qu'elle tente, tant bien que mal, de rassembler afin d'en dégager une certaine cohérence. En écrivant, elle dit implicitement: *J'ai*

⁵⁶ Voir la p. 10.

vécu. Voilà qui je suis. Voilà mon histoire. Lisez-la. Vous me comprendrez peut-être mieux que je ne me comprends moi-même. Cette mise à l'écrit ne constitue pas un travail qui s'étale de manière logique et continue. C'est plutôt une fouille mémorielle qui met au jour graduellement et de manière désordonnée une histoire qui en cache toujours une autre. Je pourrais évoquer ici le principe des poupées gigognes : on narre un souvenir, on décrit une situation qui en cache une autre, qui elle-même permet d'en découvrir une nouvelle.

Pour tenter de mettre un tant soit peu d'ordre dans cette histoire multiple, j'ai divisé mon roman en trois grandes parties : l'enfance en Roumanie, l'immigration au Canada et la vie de la narratrice auprès de son mari, le retour en Roumanie où se produit une reconquête d'un passé commun. Il s'agit donc d'un voyage à l'origine duquel se manifeste un besoin de mettre de l'ordre dans sa vie. En effet, ayant trouvé un document attestant une confusion onomastique – la photographie de Stéphane (celui qu'elle appelait Iuli quand elle était petite) et de son cousin –, la narratrice entreprend alors un retour dans son pays natal pour tenter de comprendre le passé et les divers choix de son mari.

En revenant sur sa terre natale et celle de son mari, la narratrice est propulsée dans des souvenirs qu'elle croyait disparus depuis belle lurette. L'air qu'elle respire, la nature, les rues et les bâtiments qu'elle revoit (ou voit pour la première fois) sont porteurs de traces mémorielles qui l'aident à coudre le fil conducteur de la vie de son mari et la sienne. Néanmoins, il ne s'agit pas de conclure que l'espace géographique ranime mécaniquement le passé oublié d'un individu. Ce serait un peu trop simple de supposer qu'il suffit de retrouver les lieux de son enfance pour faire ressurgir des souvenirs oubliés depuis longtemps dans les caves de notre mémoire.

Toutefois, on ne peut nier que la vue de lieux délaissés, le toucher des objets qui composaient autrefois notre quotidien ou bien l'odeur imprégnée dans des espaces clos puissent déclencher des émotions qui donnent place à des images de ce temps perdu :

Il est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel), que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas.⁵⁷

Ainsi, par exemple, la maison ayant appartenu à Nona et Dodo, et tous les objets qui s'y rattachent – les bibelots, les tapis, le piano, les arbres et les fleurs du jardin – deviennent ces objets matériels évoqués par Proust.

Enfin, en examinant de plus près l'histoire de Viviana, le lecteur remarquera qu'il s'agit en fait d'un voyage cyclique : Viviana retourne sur les traces de son passé (son enfance et la vie cachée de son mari) pour comprendre la source de sa solitude et son manque absolu de souvenirs. Il s'agit donc d'un voyage de reconstruction et de remodelage sur lequel elle pourra désormais s'appuyer.

3. La connaissance par l'autre et par l'écriture

3 a) « Aller vers l'autre »

La narratrice se trouve dans une espèce de déséquilibre existentiel à cause du manque d'information par rapport à sa vie (les dix premières années de sa vie) ainsi qu'à celle de son mari qui lui occulta son histoire personnelle. « Nombre d'histoires de vie se présentent au départ comme une recherche de la mémoire familiale⁵⁸. »

⁵⁷ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1987, p. 44.

⁵⁸ Gaston Pineau et Jean-Louis Le Grand, *Les histoires de vie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1993, p. 7.

Le vide de la narratrice va se remplir grâce aux histoires des parents et des proches qui lui permettront de redessiner son passé : « On aurait dit que mon enfance en Roumanie n'avait jamais vraiment existé – qu'elle n'était une histoire fantastique, un souvenir préfabriqué. Pourtant, les autres en attestaient, et je les écoutais sagement⁵⁹. » Les histoires relatées ne proviennent pas uniquement des membres de la famille, mais aussi d'amis de ses grands-parents ou de gens qui ont connu son mari. Comme le souligne Daniel Castillo Durante, il s'agit d'un besoin structurant de tendre la main à ses semblables : « Philosophiquement parlant, si le même était autosuffisant, il n'aurait pas besoin d'aller vers l'autre⁶⁰. » En d'autres termes, sans l'autre, j'ai du mal à me comprendre. Dès lors, si on a besoin des autres pour se (re)construire, on pourrait peut-être reprocher à certains personnages secondaires, ces êtres qui jouent le rôle de témoins ou de conteurs du passé, de manquer de profondeur. En fait, ces personnages, quoique fondamentaux, servent surtout à étoffer les deux personnages principaux : Viviana et Stéphane. Les autres demeurent donc, dans mon roman, une composante à la fois indispensable et secondaire.

Dans *W ou le souvenir de l'enfance*, Georges Perec se fie aux témoignages des autres pour comprendre non seulement son enfance volatilisée, mais aussi pour se former une idée de ses parents, qu'il a trop peu connus. Tout comme la narratrice qui cherche à comprendre le passé de son mari à travers des êtres qui lui étaient proches, Perec a essayé de se former une image plus concrète de sa famille en écoutant les fragments d'histoires provenant de ceux qui les ont connus :

Ces renseignements, quasi statistiques [...] sont les seuls que je possède concernant l'enfance et la jeunesse de ma mère. [...] Les autres, bien qu'il me semble parfois qu'on me les a effectivement racontés et que je les tiens

⁵⁹ Voir la p. 10.

⁶⁰ Daniel Castillo Durante, *op. cit.*, p. 39.

d'une source digne de foi, sont vraisemblablement à porter au compte des relations imaginaires que j'entretins [...] avec ma branche maternelle.⁶¹

D'ailleurs, la première ligne du second paragraphe de *L'Exil dans son labyrinthe* est essentiellement un collage de l'*incipit* de deux des plus importants livres de la littérature du souvenir, si on peut se permettre cette expression qui ne se veut évidemment pas réductrice : *Du côté de chez Swann* de Proust et *W ou le souvenir d'enfance* de Perec : « Longtemps, j'ai vécu sans le moindre souvenir d'enfance⁶². » Cette phrase est un petit clin d'œil intertextuel qui indique implicitement que ce qui va suivre concernera la perte du passé, des souvenirs d'enfance et d'êtres aimés.

3 b) Le désir d'écrire

Depuis l'enfance, la narratrice portait en elle le désir d'écrire. L'écriture, qui survient inopinément (lorsqu'elle commence à écrire des lettres à Iuli et à tenir un journal), s'inscrivait dans la suite logique de ce désir. Même quand elle n'était pas inspirée et ne ressentait pas l'envie de mettre ses pensées par écrit, l'écriture, comme l'angoisse de Heidegger, l'a suivie en permanence.

Par ailleurs, Marguerite Duras souligne que l'écriture consiste, à la base, en un ensemble de manifestations physiques « très profondes, très charnelles, [...] qui peuvent couvrir des vies entières dans le corps. C'est ça l'écriture. C'est le train de l'écrit qui passe par votre corps. Le traverse.⁶³ »

La ranimation des souvenirs de l'enfance de la narratrice passe, de fait, par les sens. En effet, ce n'est pas uniquement le fait de revenir en Roumanie qui met fin à son amnésie

⁶¹ Georges Perec, *W ou souvenirs d'enfance*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1993, p. 49-50.

⁶² *Ibid.*, p. 1.

⁶³ Marguerite Duras, *Écrire*, p. 97-98.

partielle, mais plutôt l'effort de vouloir se rappeler cette période qu'elle a inconsciemment supprimée de sa mémoire à cause de l'expérience de l'exil et de la mort prématurée de son ami d'enfance. Ce vouloir se combine au toucher, aux saveurs qu'elle avait totalement oubliées et aux odeurs de la maison de son enfance. Elle touche aux murs entre lesquels elle a grandi, elle goûte pour la première fois en plus de trente ans à l'arôme envoûtant de la tsuica. Surtout, elle tombe sur un élément déclencheur : la trace d'un pied – de son propre pied d'enfant. C'est à ce moment précis que ses souvenirs surgissent pour la première fois, après presque toute une vie de refoulement. Ce pied est à la fois le symbole de son passé retrouvé, mais aussi de la liberté liée à son univers d'enfant.

Puis, je vis sur le plancher froid, au cœur d'un amas de poussière pétrifiée, l'empreinte d'un petit pied nu. Je m'approchai et effleurai ce moule poussiéreux. Soudainement, j'eus la certitude que ce petit pied était le mien. J'eus un flash. Une image vive et colorée s'imposa. Une image à moi, authentique, réelle et palpable.⁶⁴

En écho aux propos de Duras, je mettrai en valeur les liens qu'a établis Pablo Neruda entre l'écriture et le corps : « L'usage de la langue, comme celui de la peau ou du vêtement sur le corps, avec ses manches, ses reprises, ses transpirations et ses taches de sang ou de sueur, révèle l'écrivain⁶⁵. » Pour le poète chilien, l'espagnol fut cette langue qui s'adapta le mieux à son corps, car il lui permit de l'explorer sans crainte dans toutes ses dimensions et tous ses plis. Même s'il possédait une admiration réelle pour le français et pour la culture française, il demeura néanmoins intimement lié à l'espagnol : langue maternelle et langue qui lui permit de se manifester librement et sans inhibitions.

Il en va tout autrement pour la narratrice de mon texte, qui écrit en français alors que sa langue maternelle est le roumain. Cependant, Viviana trouve une certaine liberté dans le

⁶⁴ Voir la p. 44.

⁶⁵ Pablo Neruda, *J'avoue que j'ai vécu*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973, p. 392.

fait d'écrire en français tout en pensant (et en rêvant) en roumain. Autant aime-t-elle la langue française, autant les premiers mouvements de sa pensée prennent forme en roumain.

Dans une autre perspective, l'écriture reste en grande partie, pour la narratrice, une tentative de donner un sens à sa vie. Elle utilise la voie littéraire afin de communiquer à un lectorat spécifique : les étrangers, ou les enfants de ces derniers, qui chercheront, eux aussi, à comprendre l'expérience de leurs parents. Même étant nés sur la terre où ils ont grandi, ils chercheront à comprendre l'expérience à travers laquelle sont passés leurs parents, car quelque part, ils s'identifient, eux aussi, à cet ailleurs.

CONCLUSION

Je souhaite commencer par dire ceci : j'ai énormément appris, sur les deux plans de la création et de la réflexion, tout au long du processus de rédaction de ma thèse de maîtrise en création. Et qu'on veuille bien me croire : je ne le dis pas parce qu'un tel aveu paraît bien dans le contexte universitaire. Je tenais à le mentionner parce que je le pense au plus profond de moi.

La rédaction de cette thèse m'a donc permis de découvrir et de comprendre un nombre important d'éléments.

Le premier concerne l'autofiction. En effet, les définitions de l'autofiction (ou ce que d'autres pourraient considérer comme un flou artistique) permettent une flexibilité certaine d'interprétation. Ainsi, je me suis permise d'insérer mon roman dans les interstices que permet l'autofiction : une fusion du réel et du fictionnel. Philippe Gasparini a bien résumé, au-delà du trait onomastique, l'autofiction : « L'autofiction relève ainsi de l'une [l'autobiographie] et de l'autre [le romanesque] puisqu'elle mobilise simultanément "l'écriture autobiographique", référentielle, et "le pouvoir poétique du langage" qui "problématise" la référence⁶⁶. » J'ai vu dans l'autofiction, un moyen d'amenuiser, sinon d'annihiler une certaine inhibition, qui jusqu'alors bridait mon écriture. L'autofiction permet d'avancer à la fois à découvert (les fragments véridiques) et, si je puis dire, masquée (la fiction).

Par ailleurs, je croyais posséder une technique d'écriture que j'ose qualifier de personnelle, qui reposait sur mon bagage culturel et langagier. Ô l'illusion créatrice! Car,

⁶⁶ Philippe Gasparini, *op. cit.*, p. 45.

quelques mois après avoir commencé la rédaction de mon roman, je me suis rendu compte que cette technique était, en fait, inspirée d'une écrivaine dont j'ai lu avec grand enthousiasme plusieurs romans et essais. En effet, depuis ma première lecture d'un de ses plus grands romans, *L'Amant*, la technique souvent libérée des contraintes courantes et le style parataxé de Marguerite Duras m'ont fascinée à tel point qu'ils se sont soudés à mon propre mécanisme d'écriture.

Ce n'est qu'en relisant les premiers chapitres de mon premier brouillon que j'ai relevé quelques éléments que j'avais, de manière inconsciente, empruntés à Duras, notamment le flot des pensées brusquement scindées en plusieurs fragments par l'emploi de points.

Je ne sais plus comment je reçus la nouvelle de ta mort. Je crois qu'une voisine me l'a annoncée. Ou bien la police. Je ne sais plus. Tout s'est confondu dans mon univers. Embrouillé. Étouffé. La chauve-souris se réveilla à nouveau dans mes entrailles, le regard vengeur et le goût du sang sur les crocs.⁶⁷

Marguerite Duras est un modèle inspirant. On pourrait me dire, à la lecture de mon roman, que j'aurais dû m'en inspirer davantage ! Mais, pour paraphraser Alfred de Musset, mon verre est petit, mais c'est le mien, en espérant, évidemment, qu'il ne le soit tout de même pas trop...

Mon parcours scripturaire m'a aussi fait découvrir la complexité du processus d'écriture. Cette découverte peut sembler étonnante, dans la mesure où l'on devrait tous savoir, je présume, que tout processus créateur, quel qu'il soit, est ardu. Bien que, au début, la rédaction de mon roman ait, jusqu'à un certain point, coulé de source, elle a rapidement nécessité beaucoup de réflexion, car l'histoire et les personnages ont pris leurs propres

⁶⁷ Voir la p. 35.

chemins, indépendamment de mon vécu. Ils ont évolué dans un autre espace fictionnel que j'ai dû travailler et reformuler maintes fois pour le rendre cohérent et logique.

En tout, j'ai mis deux ans à écrire *L'Exil dans son labyrinthe*, notamment parce que je voulais non seulement revenir sur mon passé de manière plus ou moins fidèle, mais surtout parce que j'étais partie dans toutes les directions à la fois pour finalement me rendre compte que l'essentiel avait déjà été dit dans mon tout premier brouillon. Certes, comme l'a dit Molière, le temps ne fait rien à l'affaire. On peut écrire un texte intéressant en deux semaines et un navet en deux ans. Cela dit, chaque processus d'écriture, peu importe qu'il s'inscrive dans le cadre d'une thèse ou non, doit évoluer à son propre rythme. Il n'existe aucune règle pour atteindre plus ou moins rapidement sa propre vitesse de croisière. Quoi qu'il en soit, dans mon cas, ce fut deux ans. Et c'est au bout de cette aventure que je peux finalement mieux saisir la véritable raison pour laquelle je m'étais lancée dans la rédaction de mon roman ; une raison qui se trouvait en filigrane tout au long de mon processus, mais dont je n'avais pas pleinement conscience. C'est seulement maintenant que je m'en rends compte avec acuité.

En effet, je n'étais pas partie à la recherche d'un temps perdu, ni d'une terre maternelle. Non, je puis soutenir, sinon affirmer que je voulais comprendre ce qu'est le bonheur. Un tel aveu peut sembler naïf (surtout dans le cadre d'une thèse...), mais si je veux être le plus sincère possible, force m'est de l'admettre.

Mon roman et les recherches qui y sont attachées ont solidifié ma notion de bonheur. C'est la raison pour laquelle, d'ailleurs, je termine l'histoire de Viviana et de Stéphane en revenant sur un moment clé qui illustre la quintessence de leur félicité. Il ne s'agit pas ici d'un bonheur fusionnel, mais d'un moment à partir duquel ils saisissent, complètement et simultanément, l'importance et la beauté de l'instant présent. L'essentiel de la vie est dans ce

jeu d'ombre et de lumière qui se joue en silence sur les murs de leur chambre. Viviana ne saisit pas l'ampleur de cet épisode au moment où elle le vit. Ce n'est que des années plus tard, après la mort de son mari, son voyage en Roumanie et la ranimation de ses souvenirs d'enfance qu'elle parvient finalement à comprendre l'importance de ce moment-là, comme tant d'autres qu'elle a laissé glisser entre ses doigts. À la suite de la lecture de la dernière lettre de son mari, elle comprend qu'en s'étant lancée à la poursuite du passé et du bonheur, elle n'a fait que s'en éloigner, puisque ce dernier était et sera toujours présent là où il est le moins attendu.

Dans une autre perspective, je voudrais également souligner que ma réflexion sur le rapport à l'autre m'a permis de comprendre que, tout en vivant sur le sol d'accueil, l'étranger ne rompt jamais entièrement avec son passé et avec cet ailleurs qu'il a abandonné. Ce double état peut être positif ou négatif. La dimension négative est simple : l'étranger est incapable d'accepter les deux univers dans leur intégralité et sera, malgré lui, condamné à vivre dans un espace de déséquilibre. Il restera ainsi, ne comprenant pas son nouveau monde, en faisant seulement l'expérience de l'immédiat. À l'inverse, cette double condition peut se révéler fort riche : l'étranger posera un regard plus documenté, détaché et rationnel sur le monde, et surtout sur ses deux espaces culturels. Ce regard peut même le propulser au cœur de ces deux cultures.

Enfin, j'aimerais dire que ma vision de la littérature, à la suite de la rédaction de ma thèse, a beaucoup changé. Je ne pose plus le même regard sur l'acte d'écrire. En me sensibilisant à la relation de l'être au temps, j'ai compris la tendance de l'être humain à mettre ses expériences par écrit afin de se relier autant au passé qu'à son avenir, voire à l'avenir. Aujourd'hui, je reconnais dans l'écriture un espace sans frontières, dans lequel l'acte de remémoration vient panser la plaie du passé consécutive à la perte d'une terre

natale. Dans ce sens, tout mon travail de tissage s'est fait dans le but de renouer avec moi-même, mais aussi de me faire comprendre par l'autre. Par le fait même, mon acte d'écrire est une main tendue vers l'autre.

Je rédige les dernières phrases de ma thèse en mesurant plus que jamais à quel point l'écriture m'a permis d'apaiser ma mémoire, tout en m'ouvrant l'esprit vers une nouvelle vision de la littérature qui n'a pas uniquement des dons réparateurs, mais aussi libérateurs.

BIBLIOGRAPHIE

I. L'AUTOFICTION

A. Livres

COLONNA, Vincent, *Autofiction et autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004.

GASPARINI, Philippe, *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris, Seuil, coll. « poétique », 2008.

LECARME, Jacques et Éliane LECARME-TABONE, *L'autobiographie*, Paris, Armand Collin, coll. « U », série « Lettres », 1997.

LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975.

B. Articles

LECARME, Jacques, « La culture en mouvement. Fiction romanesque et autobiographie », dans *Les événements, les hommes, les problèmes en 1983*, Encyclopaedia Universalis France, 1984, p. 417-418.

YERGEAU, Robert, « Pierre Raphaël Pelletier : un cri autofictionnel », dans *La littérature franco-ontarienne : voies nouvelles, nouvelles voix*, s. la dir. de Lucie Hotte, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2002, p. 213-232.

II. L'OUBLI, LA FIGURE DE L'ÉTRANGER ET L'ALTÉRITÉ

BAUDRILLARD, Jean, *Simulacres et simulations*, Paris, Galilée, 1990.

_____, *Figures de l'altérité*, Paris, Descartes & Cie, 1994.

CAMUS, Albert, *L'étranger*, Paris, Gallimard, 1961.

CASTILLO DURANTE, Daniel, *Les dépouilles de l'altérité*, Montréal, XYZ, coll. « Documents », 2004.

DURAS, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993.

GARAUD, Christian (s. la dir. de), *Sont-ils bons ou mauvais ? Usages des stéréotypes*, Paris, H. Champion, 2001.

HEIDEGGER, Martin, *Être et temps* (traduit par F. Vezin), Paris, Gallimard, 1986.

KOKIS, Sergio, *Le pavillon des miroirs*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels poche », 1994.

KRISTEVA, Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988.

KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986.

_____, *L'insoutenable légèreté de l'être* (traduit du tchèque par François Kérel), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989.

SOLJENITSYNE, Alexandre, *Une journée d'Ivan Denissovitch* (traduit du russe par Lucia et Jean Cathala), Paris, Julliard, coll. « Domaine étranger », 1975.

TODOROV, Tzvetan, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982.

TOURATIER, J.-M., *Le stéréotype*, Paris, Galilée, 1979.

III. DIVERS

CARTARESCU, Mircea, Bucarest, Éditions Humanitas, coll. « Cartea de pe noptieră », 2006.

FERRON, Jacques, *Laisse courir ta plume. Lettres à ses sœurs 1933-1945*, Outremont, Lanctôt éditeur, cahiers Jacques-Ferron, n° 3, 1998.

LIRE, n° 289, octobre 2000, p. 97. (*Dans ces bras-là* de Camille Laurens)

MÉNARD, Philippe et Emmanuèle BAUMGARTNER (s. la dir. de), *Dictionnaire étymologique et historique de la langue française*, Paris, Éditions Encyclopédies d'aujourd'hui, coll. « Livre de poche. La Pochothèque », 1996.

NERUDA, Pablo, *J'avoue que j'ai vécu*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1973.

PEREC, Georges, *W ou souvenirs d'enfance*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1993 [1975].

PETIT, Caroline, « Littérature québécoise. Ni l'amour ni la mort », *Le Devoir*, 8-9 mai 2010, p. F 2.

PINEAU, Gaston et LE GRAND, Jean-Louis, *Les histoires de vie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1993.

PROUST, Marcel, *À la recherche du temps perdu. Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1987.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	III
Résumé	IV
Introduction	2
 PREMIÈRE PARTIE : <i>L'Exil dans son labyrinthe</i>	 7
Chapitre premier – L'aurore	10
Chapitre II - Frontières	26
Chapitre III - L'éveil	41
Épilogue	58
 DEUXIÈME PARTIE	
 A. Parcours théorique et réflexif	 63
1. Autofiction et identité(s)	63
2. L'oubli, la figure de l'étranger et l'altérité	68
2 a) « L'oubli de l'être »	68
2 b) Le roman comme rempart à l'oubli	74
2 c) L'altérité	76
 B. Retour critique sur <i>L'Exil dans son labyrinthe</i>	 80
1. Enjeux autofictionnels	77
2. Structure romanesque	85
3. La connaissance par l'autre et par l'écriture	87
3 a) « Aller vers l'autre »	87
3 b) Le désir d'écrire	89
 Conclusion	 92
 Bibliographie	 97